

L'ÉCHO DE NOS ÂMES

Studio Pink



L'Écho de nos Âmes

Par Studio Pink

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La Collision des Mondes	4
Chapitre 2 : Le Maillage Forcé	10
Chapitre 3 : L'Intrusion des Sens	17
Chapitre 4 : Le Mur du Silence	25
Chapitre 5 : Mémoires Partagées	32
Chapitre 6 : L'Alliance de Survie	38
Chapitre 7 : Le Reflet dans le Miroir	45
Chapitre 8 : Le Point de Rupture	51
Chapitre 9 : Le Premier Baiser (L'Écho)	56
Chapitre 10 : L'Illusion du Bonheur	61
Chapitre 11 : La Trahison Révélée	68
Chapitre 12 : L'Agonie de la Déconnexion	74
Chapitre 13 : Le Vide Absolu	79
Chapitre 14 : Le Sacrifice de l'Écho	85
Chapitre 15 : L'Unité Retrouvée	92

Chapitre 1

La Collision des Mondes

Voici le chapitre **« La Collision des Mondes »**, tiré du roman *L'Écho de nos Âmes*.

CHAPITRE 2 : LA COLLISION DES MONDES

L'air avait un goût de fin du monde. Un mélange écœurant d'ozone brûlé, de terre retournée et de ce métal froid qui s'insinuait jusque dans l'arrière-gorge. Pour Elara, c'était l'odeur de la discipline. Pour ceux d'en face, les Sauvages des Marches, cela devait sentir la tyrannie.

Elle resserra ses doigts sur la garde de son sabre à impulsion. Ses articulations blanchirent sous ses gants de cuir technique. Autour d'elle, le chaos était une symphonie désaccordée : le sifflement des drones de combat, les hurlements gutturaux des tribus et le martèlement sourd de l'artillerie lourde de l'Empire.

C'était censé être une mission de pacification. Un mot poli pour dire « nettoyage ».

— Ils ne reculent pas, Capitaine, grésilla la voix de son second dans son oreillette. Ils sont... enragés.

— Ce n'est pas de la rage, répondit Elara, les yeux rivés sur la fumée noire qui montait des tranchées. C'est de la théologie. Ils préfèrent crever que de respirer notre air filtré.

Elle s'élança.

La boue gicla sous ses bottes alors qu'elle franchissait les décombres d'un mur d'enceinte. Le champ de bataille était un labyrinthe de ferraille et de cadavres. Elara avançait avec une grâce mécanique, chaque mouvement calculé, chaque souffle chronométré. Elle était une extension de l'Empire : froide, parfaite, létale.

Puis, le monde bascula.

Une ombre s'abattit sur elle depuis les restes d'une tour de guet. Elara n'eut que le temps de lever sa lame. Le choc fit vibrer ses os jusqu'à ses molaires. Un grognement, plus animal qu'humain, résonna à quelques centimètres de son visage.

Elle le vit. Enfin.

Il n'avait rien de l'image d'Épinal des manuels militaires. Ce n'était pas un barbare hirsute. C'était une tempête de muscles et de cuir, une créature de sueur et de peinture de guerre sombre. Ses yeux... c'était ce qui frappa Elara en premier. Pas de la folie, mais une clarté glaciale. Un bleu d'acier, profond comme un abîme, qui semblait lire à travers son armure de polymère.

Il s'appelait Kael. Elle ne le savait pas encore, mais elle reconnaissait déjà la menace.

D'un coup de pied magistral dans le plexus, il la projeta en arrière. Elara roula dans la fange, perdant son souffle. Avant qu'elle ne puisse se redresser, il était sur elle. La force de l'impact les entraîna tous deux dans une pente glissante, finissant leur course dans le creux d'un cratère d'obus, à l'abri des tirs croisés, mais enfermés dans un huis clos mortel.

Kael la plaqua au sol, son genou pesant sur son sternum. Sa dague, une lame d'os

noirci par le feu, effleura la gorge d'Elara.

— Alors, c'est ça, la fine fleur de la Citadelle ? cracha-t-il. Vous sentez le savon et la mort clinique. C'est censé me faire peur ?

Sa voix était un grondement de gravier, basse et étrangement stable malgré l'adrénaline qui devait pomper dans ses veines. Elara pouvait sentir la chaleur émaner de lui, une fournaise vivante qui contrastait avec le froid humide de la tranchée. L'odeur de Kael l'envahit : bois fumé, pluie, et une pointe de musc sauvage. C'était viscéral. Envahissant.

Elle sourit, un sourire qui n'atteignit pas ses yeux.

— Et toi, tu sens la bête qui a oublié qu'elle pouvait être domestiquée, répliqua-t-elle. On vous a pourtant offert la paix.

— La paix ?

Kael appuya davantage sa lame. Un mince filet de sang perla sur le cou d'Elara, chaud, coulant lentement sous son col rigide. Le contraste entre la pointe glacée et la chaleur de sa peau à lui la fit frissonner malgré elle.

— Vous appelez « paix » le fait de nous mettre en cage et de nous dicter la couleur de nos rêves, reprit-il, les dents serrées. Regarde-moi, petite automate. Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui veut de ta charité ?

— Tu as l'air d'un homme qui va mourir pour un tas de poussière.

Dans un mouvement de torsion désespéré, Elara utilisa son levier d'épaule pour le déséquilibrer. Ils luttèrent au sol, un enchevêtrement de membres et de haine. C'était une danse brutale, sans aucune élégance. Ses mains à elle cherchaient un point vital ;

les siennes à lui tentaient de briser sa résistance.

À un moment, leurs visages se retrouvèrent si proches que leurs souffles se mélangèrent, un nuage de vapeur unique dans l'air froid. Elara vit une cicatrice fine barrer le sourcil de Kael, et le grain de sa peau, malmené par le vent des steppes. Elle vit surtout son mépris. Un mépris si pur qu'il en était presque beau.

— Ton Empire n'est qu'un écho de ce qui a déjà échoué, murmura-t-il, ses doigts se refermant sur le poignet d'Elara avec une force de broyeur. Vous êtes déjà morts, vous ne vous en êtes juste pas encore rendu compte.

— On verra qui reste debout quand la fumée retombera, haleta-t-elle.

Elle parvint à dégager sa main libre et activa la décharge de son gant tactique. Un arc électrique crépita. Kael jura et fut projeté en arrière. Il se rétablit avec une agilité de félin, accroupi dans la boue, le souffle court, ses yeux bleus brûlant d'une rage neuve.

Le bruit des bottes de l'infanterie impériale se rapprocha. Les renforts.

Kael jeta un regard vers le sommet du cratère, puis fixa de nouveau Elara. Il ne semblait pas effrayé. Il semblait... fasciné, de la même manière qu'on observe un prédateur inconnu.

— Elara ! cria une voix au-dessus d'eux.

Il tressaillit au son de son nom. Un rictus sauvage étira ses lèvres.

— Elara... mémorisa-t-il, savourant chaque syllabe comme une insulte ou une promesse. Joli nom pour une marionnette.

— Et le tien, c'est quoi ? « Erreur de l'évolution » ?

Il laissa échapper un rire bref, sec comme un coup de fouet.

— Tu le sauras bien assez tôt. On ne se rencontre jamais qu'une seule fois dans cet enfer.

Il ramassa sa dague d'un geste fluide et, avant qu'elle ne puisse réagir, il disparut dans le rideau de fumée et de pluie avec une rapidité déconcertante. Elara resta là, seule dans la boue, le cœur battant à tout rompre contre ses côtes.

Elle porta une main à son cou. Le sang était encore chaud. Ses doigts tremblaient légèrement, non pas de peur, mais d'une sensation qu'elle n'avait jamais connue : une connexion électrique, violente, une collision qui avait laissé une trace bien plus profonde qu'une simple éraflure.

Elle détestait cet homme. Elle détestait tout ce qu'il représentait : le chaos, l'insoumission, cette odeur de liberté sauvage qui remettait en question l'ordre millimétré de sa propre vie.

Pourtant, alors qu'elle se relevait, elle sentit une étrange dissonance en elle. Le silence de la tranchée après son départ était plus assourdissant que le fracas des bombes.

L'écho de leurs âmes venait de s'entrechoquer pour la première fois. Et Elara savait, avec une certitude terrifiante, que la guerre venait de devenir personnelle.

Elle ramassa son sabre, essuya le sang de son cou d'un geste sec, et se tourna vers ses soldats qui arrivaient.

— Capitaine ! Vous allez bien ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle regarda la brume où il s'était volatilisé.

— Je vais bien, finit-elle par dire, sa voix plus tranchante que sa lame. Préparez-vous à avancer. On n'en a pas fini avec eux.

Mais au fond d'elle, une pensée obsédante tournait en boucle, plus persistante que les ordres de mission : *Ses yeux. Je n'ai jamais vu personne me regarder avec autant de vérité.*

Le monde venait de changer de couleur. Et le gris de l'Empire ne serait plus jamais suffisant.

****FIN DU CHAPITRE****

Chapitre 2

Le Maillage Forcé

****CHAPITRE : LE MAILLAGE FORCÉ****

L'odeur du centre de détention de l'Empire était toujours la même : un mélange de désinfectant chirurgical, d'ozone et de ce froid métallique qui semblait vouloir geler jusqu'à la pensée. Elara traversa le sas de sécurité, le claquement de ses bottes sur le sol en alliage résonnant comme un compte à rebours. Sous ses gants de cuir, ses mains étaient moites. Une première.

Elle s'arrêta devant la cellule 404. Derrière le champ de force bleuté, il était là.

Il n'avait plus l'air du démon de la tranchée. On lui avait retiré son armure de cuirassier rebelle, ne lui laissant qu'un pantalon de toile grise et une chemise de corps trempée de sueur. Il était assis au bord de la couche, les mains entravées par des menottes magnétiques à impulsion. Ses cheveux noirs, poisseux de sang séché et de poussière, retombaient sur ses yeux. Ces yeux.

Elara sentit une décharge parcourir sa colonne vertébrale. Ce n'était pas de la peur. C'était cette fameuse dissonance, ce souvenir de l'écho qui l'avait percutée sur le champ de bataille.

— Vous ne devriez pas être ici, Capitaine, murmura une voix derrière elle.

C'était Varek, l'officier tech de liaison. Il pianotait sur une tablette holographique, son visage éclairé par la lueur blafarde des données.

— Le protocole de transfert vers la Haute-Citadelle est prêt. Mais son implant neural est verrouillé. Il refuse de livrer les codes de la Résistance.

— Sortez, Varek, ordonna Elara sans le quitter du regard.

— Mais... le protocole de sécurité exige...

— Je suis le protocole de sécurité. Sortez.

Varek s'exécuta, non sans un regard inquiet. Le sas se referma. Le silence tomba, lourd, seulement troublé par le bourdonnement basse fréquence du champ de force.

Elara désactiva la barrière. Un frisson d'air froid s'engouffra dans la cellule. L'homme releva la tête. Un demi-sourire, ensanglanté et provocateur, étira ses lèvres.

— On revient pour le deuxième round, Capitaine ? dit-il. Sa voix était plus rauque qu'elle ne s'en souvenait. Une morsure de velours.

— Tu vas me donner ces codes, commença-t-elle en s'approchant, ignorant les battements de son propre cœur. Ou je laisse les techniciens te démanteler neurone par neurone.

Il se leva d'un mouvement fluide, malgré les entraves. Il était plus grand qu'elle. L'odeur qui émanait de lui — un mélange de terre de bruyère, de pluie acide et de cette chaleur animale propre à ceux qui ont frôlé la mort — l'envahit instantanément.

— Tu n'as pas le ventre pour ça, répliqua-t-il en réduisant l'espace entre eux. Tu as passé trop de temps à regarder la vérité dans mes yeux tout à l'heure. Tu as vu qu'on se ressemble.

— On ne se ressemble en rien. Je sers l'ordre. Tu sers le chaos.

Elle posa sa main sur son torse pour le repousser, un geste d'autorité destiné à rétablir une distance. Mais à l'instant où ses doigts effleurèrent le tissu fin de sa chemise, juste au-dessus du port d'interface qui brillait d'une lueur orangée à la base de son sternum, le monde bascula.

Un gresillement électrique déchira l'air.

— Qu'est-ce que... ?

Elara tenta de retirer sa main, mais une force magnétique invisible la scella contre lui. L'implant de liaison — un prototype de l'Empire qu'elle portait elle-même à la tempe pour commander ses troupes — se mit à hurler. Un signal de couplage forcé venait de s'activer. Accidentellement. Brutalement.

— Lâche-moi ! grimaça-t-elle, son corps entier se cambrant sous la secousse.

— Je... je ne peux pas ! articula-t-il, les dents serrées, ses muscles se contractant sous l'assaut du courant.

Le "Maillage" venait de s'enclencher. C'était une technologie expérimentale censée permettre une synchronisation totale entre deux unités de combat, une fusion des sens et des réflexes. Mais ici, entre un bourreau et son prisonnier, entre deux âmes ennemies, c'était un viol sensoriel.

Le premier choc fut visuel. Elara ne voyait plus la cellule. Elle voyait des flashes de l'enfance de cet homme : des montagnes enneigées, le goût d'une pomme sauvage, la douleur d'une balle dans l'épaule.

Puis, le choc fut physique.

Elle sentit la douleur de ses propres entraves autour de ses poignets, comme s'ils étaient les siens. Elle sentit la brûlure du sang qui coulait sur sa tempe. Et lui... il gémit, une plainte sourde qui vibra directement dans la gorge d'Elara. Il ressentait sa peur à elle. Son dégoût. Et cette étrange, cette insupportable attirance qu'elle essayait de noyer depuis des heures.

Dégage de ma tête ! hurla-t-elle mentalement.

C'est toi qui es entrée, Princesse de l'Empire ! répondit sa voix dans son propre crâne, claire, acide, terrifiante d'intimité.

Ils tombèrent à genoux, l'un contre l'autre, incapables de rompre le contact physique qui servait de pont. Le front d'Elara vint heurter l'épaule de l'homme. Sa peau était brûlante. Chaque respiration de l'inconnu soulevait la poitrine d'Elara comme si c'était la sienne.

C'était une agonie de sensations. Elle sentait le battement de son cœur — un rythme sauvage, irrégulier — se calquer sur le sien. Leurs pouls fusionnèrent en une seule pulsation lourde qui résonnait dans leurs tempes.

— Ça fait mal... murmura-t-elle, ses yeux s'embaumant de larmes qui n'étaient pas les siennes.

— Résiste pas... souffle-t-il contre son oreille. Si tu luttas, le maillage va griller nos circuits. Laisse-le... laisse-le passer.

Il passa ses bras entravés autour de sa taille, non pas pour l'étreindre, mais pour stabiliser le vortex sensoriel qui les aspirait. La répulsion d'Elara se heurta à une vague de chaleur submergeante. Elle percevait maintenant ses pensées les plus brutes, dépourvues de mots. Elle sentait son admiration involontaire pour sa force à elle, pour la façon dont elle tenait son sabre. Elle sentait aussi son mépris pour l'Empire, un

mépris si pur qu'il lui donna le vertige.

Et au milieu de ce chaos, une sensation plus insidieuse. Un désir. Pas un désir poli, mais une faim primitive, née de l'adrénaline et de la proximité forcée. L'implant interprétait mal les signaux : la douleur devenait plaisir, la haine devenait une tension érotique insoutenable.

Leurs regards se croisèrent à quelques centimètres. Le bleu glacier d'Elara dans l'ambre brûlant de l'inconnu.

— Je te déteste, cracha-t-elle, alors même qu'elle s'agrippait à ses épaules, ses ongles s'enfonçant dans sa chair.

— Je sais, répondit-il dans un souffle qui caressa ses lèvres. Mais ton corps dit le contraire. Je sens ton sang qui cogne. Je sens tes envies de me cogner... ou de m'embrasser. Tu ne sais même plus faire la différence, n'est-ce pas ?

Il avait raison. Le maillage brouillait tout. Elle ne savait plus où finissait sa colère et où commençait l'excitation de l'autre. Elle était envahie par son odeur, par le grain de sa peau contre ses doigts gantés qu'elle avait fini par arracher.

Soudain, une alerte rouge clignota dans leur vision commune. *Surcharge synaptique. Déconnexion imminente.*

Une explosion de lumière blanche les projeta en arrière.

Le lien se rompit avec la violence d'un élastique qui claque. Elara fut projetée contre la paroi froide de la cellule. Elle haletait, ses poumons brûlant comme si elle venait de courir des kilomètres. Son esprit, autrefois si ordonné, ressemblait à un champ de bataille après la tempête.

Lui était étalé au sol, immobile, le torse soulevé par des respirations saccadées. L'implant à la base de son sternum fumait légèrement.

Le silence qui suivit était différent. Il n'était plus vide. Il était peuplé de l'ombre de l'autre. Elara porta une main tremblante à sa tempe. Elle pouvait encore sentir, comme un écho fantôme, la texture de ses pensées. Elle savait maintenant qu'il s'appelait Kael. Elle savait qu'il aimait le goût du sel de mer et qu'il avait peur de l'obscurité totale.

Elle se releva avec difficulté, remettant de l'ordre dans sa tunique froissée, tentant de retrouver sa prestance de Capitaine. Mais ses mains tremblaient.

Kael tourna la tête vers elle. Il n'y avait plus de provocation dans son regard, seulement une sorte de reconnaissance épuisée. Et une question muette.

— Capitaine ? La voix de Varek grésilla dans l'interphone. On a détecté une anomalie énergétique. Tout va bien ?

Elara regarda Kael. Une seconde de trop. Un secret venait de se forger dans la douleur et le métal. Un maillage qui, elle le savait, ne se déferait jamais vraiment.

— Tout va bien, Varek, répondit-elle, sa voix plus rauque qu'à l'accoutumée. Un simple court-circuit. Verrouillez la cellule. Doublez la dose de sédatifs.

Elle tourna le dos et sortit sans un regard en arrière.

Mais alors que le sas se refermait, elle l'entendit. Pas avec ses oreilles, mais avec cet implant maudit qui vibrait encore au fond de son crâne.

À demain, Elara.

Elle s'appuya contre le mur du couloir, le cœur battant à tout rompre. Le gris de l'Empire n'était plus seulement terne. Il était devenu une prison dont la clé se trouvait dans les yeux d'un rebelle. Elle venait de comprendre que la guerre n'était plus seulement personnelle. Elle était devenue viscérale.

Elle était liée à l'ennemi. Et le pire, c'est qu'une partie d'elle, terrifiée, venait d'aimer ça.

Chapitre 3

L'Intrusion des Sens

CHAPITRE : L'Intrusion des Sens

Le couloir du Secteur 7 s'étirait devant Elara comme un œsophage de métal froid, aseptisé, indifférent. Elle marchait vite, ses talons claquant sur le sol en polymère avec une régularité de métronome, une cadence qu'elle espérait capable de couvrir le tumulte de ses propres pensées.

À demain, Elara.

La voix de Kael n'avait pas résonné dans l'air. Elle avait vibré directement contre la paroi interne de son occiput, une caresse électrique, une effraction. Elle s'engouffra dans l'ascenseur privé des officiers de liaison et pressa le bouton du niveau supérieur.

Soudain, le monde bascula.

Elle ne tomba pas, mais ses genoux fléchirent. Une vague de froid intense, un froid de cryo-cellule, l'envahit. Mais ce n'était pas le froid de l'ascenseur climatisé. C'était une morsure acide, celle de l'acier contre une peau nue et meurtrie. Elle sentit ses poignets la brûler, comme si des liens invisibles s'y enfonçaient jusqu'à l'os.

— Merde... souffla-t-elle, s'agrippant à la rampe.

Elle ferma les yeux, et ce qu'elle vit ne fut pas l'obscurité de ses paupières, mais le plafond gris de la cellule de Kael. Elle voyait à travers lui. Elle sentait le goût du sang — un goût métallique, âcre — dans sa propre bouche alors qu'elle n'avait aucune

blessure.

C'était l'intrusion. L'anomalie n'était pas un simple court-circuit. C'était une fusion.

Dans la cellule, Kael était allongé sur le flanc, le corps secoué par les spasmes de la sédation que les gardes venaient d'injecter. Le produit chimique était un poison de glace circulant dans ses veines. Il s'attendait au néant habituel, à la noirceur protectrice de l'inconscience.

Au lieu de cela, il reçut une gifle de lumière.

Une odeur de jasmin synthétique et de café noir monta à ses narines. Trop propre. Trop riche. Il sentit le contact de la soie sur sa peau — un uniforme de haute qualité, ajusté, oppressant. Il n'était plus sur le sol de béton ; il était debout, le cœur battant à une vitesse folle, les mains moites.

Elara.

Il se concentra sur cette sensation. Il pouvait sentir la peur de la jeune femme. C'était une peur délicieuse et terrible, une peur qui sentait le parfum de luxe et le secret. Il s'accrocha à cet écho pour ne pas sombrer sous l'effet des sédatifs.

— Tu es là... murmura-t-il dans un souffle, ses lèvres effleurant à peine le sol.

Elara atteignit ses quartiers privés en titubant. Elle verrouilla la porte et s'adossa contre le panneau de commande. Elle avait envie de vomir. Le mélange de ses propres sens et de ceux de Kael créait une dissonance cognitive insupportable.

Elle se servit un verre d'eau, mais en portant le cristal à ses lèvres, elle ressentit une soif aride, une gorge tellement sèche qu'elle semblait tapissée de sable. Elle but, mais la sensation de déshydratation ne partit pas. C'était la soif de Kael.

— Sors de ma tête, ordonna-t-elle à voix haute, sa voix tremblante.

Elle se déshabilla précipitamment, arrachant sa tunique comme s'il s'agissait d'une seconde peau contaminée. Elle entra sous la douche et régla l'eau sur "brûlant".

Le choc thermique fut immédiat. Mais alors que l'eau chaude frappait ses épaules, elle poussa un cri. Ce n'était pas de la chaleur qu'elle ressentait. C'était une douleur fulgurante, comme si on plantait des aiguilles dans chaque pore de sa peau. Kael recevait les sédatifs, et son corps rebelle luttait contre la paralysie. Dans l'esprit d'Elara, le confort de la douche se transformait en séance de torture.

Elle tomba à genoux sur le carrelage, les mains sur les oreilles, comme pour étouffer un cri qui ne venait pas d'elle.

Arrête... s'il te plaît, Kael, arrête.

Une réponse lui parvint, plus douce cette fois, comme un murmure sur l'oreiller.

C'est toi qui m'as prescrit cette dose, Elara. Tu as mal ? C'est ma réalité.

— Je voulais te protéger de Varek ! cria-t-elle dans le vide.

Protéger ? Le rire de Kael résonna dans sa poitrine, un rire sans joie, un écho de métal brisé. *Tu m'as jeté dans le noir. Mais devine quoi ? Le noir est plus supportable quand je peux sentir la chaleur de ta douche sur mon dos.*

Elara coupa l'eau. Elle resta là, tremblante, l'eau ruisselant sur son corps, haletante.

Le lien s'apaisait un peu, mais la présence de Kael était là, tapi dans un coin de son cerveau, une ombre indélébile. Elle se drapa dans un peignoir et s'installa sur son lit, les yeux fixés sur le plafond.

L'intrusion devint plus subtile. Elle sentit une fatigue immense l'envahir, mais pas la sienne. Une fatigue de guerrier, de fugitif. Elle sentit le poids des années de rébellion, la perte de ses compagnons, l'odeur de la poudre après un assaut raté.

Et puis, il y eut le frôlement.

Elle sursauta. Elle aurait juré qu'une main rugueuse venait de caresser sa joue. Elle était seule dans sa chambre verrouillée, mais la sensation était si réelle qu'elle en eut la chair de poule. Kael l'explorait. Il ne se contentait pas de subir le lien, il s'en servait comme d'une sonde.

— C'est une violation, Kael, murmura-t-elle, les yeux fermés.

C'est un partage, Elara, répondit l'écho. *Tu as voulu voir ce qu'il y avait sous mon crâne. Tu as réussi. Tu aimes la vue ?*

Elle sentit alors une poussée d'adrénaline qui n'était pas la sienne. Kael essayait de se lever. Dans sa cellule, il luttait contre les drogues. Elara sentit ses propres muscles se tendre, ses tendons protester. Elle se leva du lit, mue par une force invisible.

Elle devait retourner là-bas. Elle devait comprendre si ce lien pouvait être brisé ou s'il allait la consumer.

Elle traversa les couloirs de nuit. Les gardes de nuit la saluèrent avec une déférence mécanique, ignorant que sous son apparence de glace, l'officier Elara était en train de

vivre un enfer sensoriel.

Arrivée devant la cellule 402, elle fit signe au garde de s'éloigner.

— Je dois vérifier les constantes vitales. La dose était expérimentale.

Le garde hocha la tête et s'écarta.

Le sas s'ouvrit dans un sifflement pneumatique.

Kael était assis sur son banc, adossé au mur. Ses yeux, d'un bleu électrique accentué par la pénombre, se fixèrent immédiatement sur elle. Il était pâle, des sueurs froides perlaient sur son front, mais son sourire était provocateur.

— Tu n'as pas tenu longtemps, fit-il d'une voix enrouée.

Elara s'approcha de lui, s'arrêtant à quelques centimètres. Elle ne sortit pas son scanner. Elle se contenta de le regarder. À cette distance, le lien était assourdissant. Elle entendait son cœur comme s'il battait dans sa propre gorge. Elle sentait l'odeur de sa peau — un mélange de sueur, de désinfectant et de quelque chose de plus profond, de plus sauvage.

— Qu'est-ce que tu me fais ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

— Moi ? dit-il en levant ses mains entravées. Je suis le prisonnier, Elara. C'est toi qui as activé l'implant. C'est toi qui as ouvert la porte.

Il tendit la main, et bien que ses fers l'empêchent d'aller loin, Elara ne recula pas. Au contraire, elle se pencha. Leurs fronts se frôlèrent presque.

L'impact fut sismique.

Elle ne vit plus la cellule. Elle vit une forêt sous la pluie, elle entendit le cri des

oiseaux de proie sur une planète qu'elle n'avait jamais visitée. Elle ressentit une douleur lancinante à l'épaule gauche — une vieille cicatrice de Kael — et lui, en retour, fut submergé par la solitude glaciale de l'enfance d'Elara dans les académies impériales.

Leurs souffrances s'entrechoquèrent, se reconnurent, s'emboîtèrent.

— C'est trop, haleta-t-elle, tentant de se redresser.

Kael l'attrapa par le poignet. Sa main était chaude, brûlante même.

— Ne pars pas. Si tu pars, le silence va me tuer. Et toi aussi. On est branchés sur la même fréquence maintenant, Elara. Si je souffre, tu souffres. Si je meurs...

— Tais-toi, coupa-t-elle.

Elle posa sa main libre sur le torse de Kael, juste au-dessus de son cœur. Elle voulait le repousser, mais ses doigts se crispèrent sur le tissu rêche de sa combinaison de prisonnier. Elle sentit la puissance de son muscle cardiaque, la vitalité qui bouillonnait en lui malgré les drogues.

Pour la première fois de sa vie, Elara ne se sentit plus seule. Et c'était la chose la plus terrifiante qu'elle ait jamais éprouvée.

— Ils vont s'en rendre compte, dit-elle. Varek n'est pas idiot. S'il voit les relevés synaptiques, il saura que nos ondes sont synchronisées.

Kael réduisit l'espace entre eux. Leurs souffles se mélangeaient. À cet instant précis, Elara ne savait plus si c'était elle qui avait envie d'embrasser l'ennemi ou si c'était Kael qui projetait son désir en elle. Les frontières de leurs identités s'effiloçaient comme une vieille tapisserie.

— Alors, on leur donne une raison d'avoir peur, murmura Kael.

Il ancrâ son regard dans le sien.

— Tu sens ça ?

Il força une pensée, une image brute, violente et magnifique : une explosion de lumière, la sensation de briser des chaînes, la liberté pure. Elara vacilla. Elle se sentit envahie par une euphorie sauvage, une joie de rebelle qui n'avait rien à faire dans le cœur d'une citoyenne de l'Empire.

Elle se dégagea brusquement, le souffle court, ses sens hurlant de manque dès que le contact physique fut rompu.

— Je vais te donner de quoi dormir, dit-elle d'une voix redevenue clinique, bien que ses mains tremblent. Une vraie sédation cette fois. Pas pour te punir. Pour nous donner du répit.

Kael la regarda s'éloigner vers la console de contrôle.

— Tu peux m'assommer autant que tu veux, Elara. Mais quand tu dormiras, je serai là. Dans tes rêves. Et je parie que ce sont les seuls moments où tu te sens vraiment vivante.

Elle ne répondit pas. Elle activa le gaz soporifique léger et sortit de la cellule sans un regard en arrière.

Mais une fois dans le couloir, alors qu'elle s'appuyait contre la porte blindée, elle sentit une étrange lourdeur sur ses paupières. Kael s'endormait. Et, malgré elle, Elara se sentit glisser dans une léthargie douce, son propre corps imitant la détresse de l'homme derrière le mur.

L'Empire était toujours gris. Mais dans son esprit, une étincelle rebelle venait

d'allumer un incendie qu'aucune discipline ne pourrait éteindre. Elle était liée. Elle était perdue. Et dans le chaos de ses sens envahis, elle se surprit à attendre avec impatience la prochaine intrusion.

Chapitre 4

Le Mur du Silence

Chapitre : Le Mur du Silence

Le réveil fut une agonie de coton et de métal. Elara s'extirpa de son sommeil comme on remonte d'une noyade, les poumons brûlants et l'esprit brouillé par des résidus de rêves qui ne lui appartenaient pas. Dans sa bouche, un goût de cuivre et d'orage. Dans ses membres, une lassitude de plomb.

Elle resta immobile dans sa couette austère, fixant le plafond de sa cabine où courait une fissure imperceptible, semblable à une veine sur une tempe. Elle savait ce que c'était. Ce n'était pas sa propre fatigue. C'était l'écho de la sédation qu'elle avait infligée à Kael la veille.

— Tu es une professionnelle, Elara, murmura-t-elle pour le vide, sa voix s'enrouant dans l'air recyclé de la station.

Elle se leva, ses pieds nus trouvant le froid cinglant du sol en alliage. Le contraste l'aida à reprendre pied. Elle se doucha à l'eau glacée, espérant rincer la présence de l'autre, ce parasite émotionnel qui s'était logé entre ses côtes. Sous le jet, elle ferma les yeux, mais elle ne vit que des flashes : de la poussière dorée, le rire d'une femme, l'odeur de la terre après la pluie. Des souvenirs qui n'avaient rien à faire dans la tête d'une officière de l'Empire.

L'Empire ne connaissait pas la pluie. Il ne connaissait que l'ozone des générateurs et le parfum stérile du chlore.

Le bloc de détention 4-B était plongé dans une pénombre bleutée quand elle y pénétra deux heures plus tard. Elle avait ajusté son uniforme avec une rigueur maniaque. Pas une mèche de cheveux ne dépassait de son chignon bas. Elle portait son autorité comme une armure, espérant qu'elle suffirait à masquer la faille qui s'élargissait en elle.

Devant la cellule de Kael, elle s'arrêta.

Il était assis par terre, le dos contre le mur du fond, les poignets reposant sur ses genoux relevés. Il ne dormait plus. Il fixait la porte blindée avec une intensité qui semblait vouloir en atomiser l'acier.

Elara n'activa pas l'interphone tout de suite. Elle se contenta de l'observer à travers l'écran thermique. Il était calme. Trop calme. Le "Mur du Silence" qu'ils s'étaient mutuellement imposé depuis son réveil était une barrière de barbelés invisibles.

— Tes constantes sont stables, finit-elle par dire en activant le canal, sa voix se voulant neutre, presque robotique.

Kael ne bougea pas d'un millimètre.

— C'est tout ce que tu as à me dire ? Pas un « bonjour », pas un « j'espère que tu n'as pas trop mal aux cheveux » ?

— Je n'ai pas de temps pour les amabilités, Kael. On commence les tests de résonance dans dix minutes. Prépare-toi.

Il tourna enfin la tête vers la caméra de surveillance. Un sourire lent et carnassier étira ses lèvres, mais ses yeux — ces yeux qui semblaient lire en elle comme dans un rapport de mission — restaient sombres.

— On ? Il n’y a pas de « on », Elara. Il y a toi, la geôlière qui a peur de son ombre, et moi, le monstre que tu es censée briser. Mais devine quoi ? C’est toi qui trembles.

Elle serra les poings derrière son dos.

— Je ne tremble pas.

— Tes battements de cœur disent le contraire. On est branchés sur la même fréquence, tu te rappelles ? Ton sang tape contre tes tempes. *Boum-boum*. C’est presque distrayant.

Elara coupa le son brusquement. Elle détestait cette sensation de transparence. Elle détestait qu’il puisse sentir son inconfort à travers les cloisons, à travers le vide, à travers la logique même.

La session de tests fut un exercice de torture psychologique pour tous les deux. Elara restait derrière sa console, manipulant les curseurs pour mesurer l’amplitude de leur lien. Elle devait envoyer des stimuli — des images, des sons, des fréquences — et noter comment le cerveau de Kael réagissait, et par extension, comment le sien recevait le contrecoup.

Elle projeta une image d'archive sur l'écran de la cellule : une ville rebelle en flammes après un bombardement orbital. Le chaos, les cris silencieux, la cendre noire.

— Qu’est-ce que tu ressens ? demanda-t-elle, le stylet suspendu au-dessus de sa tablette.

Kael ferma les yeux. Dans l’esprit d’Elara, une vague de dégoût monta, si forte qu’elle faillit en avoir la nausée. Mais ce n’était pas le dégoût pour les rebelles.

C'était une horreur pure, viscérale, dirigée contre ceux qui avaient lâché les bombes.

— Je ressens l'odeur de la chair brûlée, répondit-il d'une voix sourde. Je ressens le silence qui suit la fin d'un monde. Et toi, Elara ? Ça te rend fière ? C'est ça, ta "paix impériale" ?

— Ce sont des terroristes, répliqua-t-elle machinalement, mais les mots sonnaient creux, comme une leçon apprise par cœur et récitée sans conviction. Ils menacent l'ordre.

— L'ordre ? Tu appelles ce tombeau galactique de l'ordre ?

Kael se leva brusquement et s'approcha de la vitre de sécurité. Bien qu'elle soit de l'autre côté, dans une salle pressurisée, Elara recula d'un pas. L'espace semblait s'être contracté. L'odeur de Kael — un mélange de sueur, de savon bon marché et de quelque chose de plus sauvage, comme du cuir chauffé au soleil — l'envahit brusquement.

Il posa sa main sur le verre.

— Regarde-moi, Elara. Pas à travers tes graphiques. Pas à travers tes préjugés. Regarde-moi.

Elle leva les yeux. Elle vit les cicatrices sur ses avant-bras, les marques des interrogatoires précédents qu'elle n'avait pas menés. Elle vit la fatigue au creux de ses orbites, mais aussi une étincelle d'humanité si brute qu'elle en était indécente.

Est-ce qu'un monstre pouvait avoir un regard aussi chargé de peine ?

— On m'a dit que tu étais un boucher, murmura-t-elle, oubliant un instant le protocole. On m'a dit que tu avais tué des centaines de civils au Grand Relais.

Kael laissa échapper un rire sec, sans joie.

— Le Grand Relais... C'était une usine de munitions déguisée en centre de soins. L'Empire vous a servi le mensonge sur un plateau d'argent, et vous l'avez dévoré parce que c'est plus facile que de se regarder dans une glace.

— Tu mens.

— Est-ce que mon corps ment ? Tu es dans ma tête, Elara. Fouille. Cherche la culpabilité. Cherche le plaisir de tuer. Tu n'y trouveras que de la colère. Une colère juste.

Il pressa sa paume plus fort contre le verre. Elara sentit une chaleur irradiante dans sa propre main, bien qu'elle ne touche que du métal froid. Le lien se tendait entre eux comme une corde de piano prête à rompre. La tension était telle qu'elle pouvait entendre le bourdonnement de l'électricité dans les murs.

Elle aurait dû appeler la sécurité. Elle aurait dû augmenter la dose d'inhibiteurs. Au lieu de cela, elle s'approcha de la vitre, attirée par un magnétisme qu'elle ne pouvait plus combattre.

Ils étaient séparés par vingt centimètres de polycarbonate renforcé, mais elle n'avait jamais été aussi proche de quelqu'un. Elle pouvait voir le battement de son pouls dans son cou. Elle pouvait voir le reflet de son propre visage inquiet dans les pupilles dilatées de Kael.

— Ils vont nous tuer tous les deux, dit-il dans un souffle. S'ils découvrent que tu commences à douter, ils te jetteront avec moi dans la fosse. On ne survit pas à la conscience, pas ici.

— Je n'ai pas de conscience, affirma-t-elle, sa voix tremblante trahissant son mensonge. Je n'ai que mon devoir.

— Ton devoir te consume. Il te vide de tout ce qui fait de toi une femme.

Kael glissa sa main le long de la vitre. Le geste était presque une caresse, une tentative désespérée de briser le mur du silence. Elara sentit un frisson parcourir sa colonne vertébrale, une décharge électrique qui n'avait rien de technologique. C'était un désir pur, effrayant, une soif de contact dans un univers qui avait banni la tendresse.

Elle ferma les yeux, luttant contre l'envie de poser sa propre main contre la sienne, de l'autre côté de la barrière.

— Tais-toi, ordonna-t-elle, mais le tranchant de sa voix s'était émoussé.

— Tu as peur, Elara. Pas de moi. De ce que tu ressens quand tu es près de moi. Tu te sens vivante. Et c'est le crime le plus grave pour une soldate de l'Empire.

D'un coup sec, elle coupa l'alimentation de la vitre opaque. Le verre se teinta instantanément d'un noir profond, rompant le contact visuel. Elle resta seule dans la cabine de contrôle, le souffle court, ses mains tremblant de manière incontrôlable sur la console de commande.

Le silence revint, lourd, oppressant. Mais ce n'était plus le silence de la solitude. C'était le silence d'un secret partagé.

L'ennemi n'était pas un monstre. Ou s'il l'était, alors elle l'était aussi. Car en cet instant, alors que son cœur battait à l'unisson avec celui du prisonnier derrière le mur, Elara savait qu'elle venait de franchir une ligne dont on ne revient jamais.

Elle s'appuya contre le panneau de commande, fermant les yeux. Dans l'obscurité de son esprit, l'incendie que Kael avait allumé continuait de ramper, dévorant ses

certitudes une à une.

Le Mur du Silence était toujours là, physiquement. Mais dans l'écho de leurs âmes, il venait de s'effondrer dans un fracas invisible.

Chapitre 5

Mémoires Partagées

L'air dans la cabine de contrôle s'était épaissi, chargé d'une électricité statique qui faisait dresser les fins duvets sur les bras d'Elara. Elle fixait la console de commande, ce monolithe de métal froid qui, quelques secondes plus tôt, lui servait de bouclier. Sous ses doigts, les cristaux de données pulsaient d'une lueur irrégulière, un rouge colérique qui n'augurait rien de bon.

— Système de liaison neurale... instable, murmura la voix synthétique de l'IA, sa diction hachée par des parasites. Tentative de recalibrage... Échec.

Le cœur d'Elara rata un battement. Elle tenta de reculer, mais une décharge glacée lui remonta le long de la colonne vertébrale. Ce n'était pas un choc électrique ordinaire ; c'était une intrusion. Une vrille de conscience étrangère qui s'insinuait dans ses propres pensées.

De l'autre côté de la vitre opaque, elle entendit un râle de douleur. Kael.

— Elara... coupe-le... coupe tout ! hurla-t-il, sa voix résonnant non pas dans la pièce, mais directement dans son crâne.

Elle se jeta sur le levier d'urgence, mais le métal semblait avoir fondu dans la console. Le bug n'était pas physique, il était synaptique. Le Mur du Silence n'avait pas seulement craqué ; il s'était transformé en un pont à sens unique, et elle était en train d'être aspirée.

Soudain, le gris stérile de la cabine de contrôle se délava. L'odeur d'ozone et de

plastique brûlé fut balayée par quelque chose de plus âpre, de plus organique : l'odeur de la terre mouillée après l'orage et celle, écœurante, de la fumée de bois vert.

Elle n'était plus le lieutenant Elara de l'Empire.

Elle était une petite fille dont les pieds nus s'enfonçaient dans la boue.

* * *

Le souvenir n'était pas le sien. Il était trop vif, trop saturé de couleurs primaires pour appartenir à sa propre mémoire de citadine disciplinée. C'était le souvenir de Kael.

Elle voyait par ses yeux d'enfant. Les mains de Kael — petites, calleuses, tachées de sève — agrippaient le rebord d'une charrette. Devant lui, le village de Val-Serein brûlait sous un ciel d'un bleu indifférent. Ce n'était pas une bataille épique, c'était un nettoyage de routine. Les uniformes blancs de l'Empire, identiques à celui qu'elle portait en ce moment, se déplaçaient avec une précision mécanique parmi les huttes de paille.

— Maman ? appela une voix à côté d'elle.

Elara sentit la gorge de Kael se serrer. Elle ressentit physiquement cette boule de terreur pure qui remonte de l'estomac pour étouffer le cri.

À quelques mètres, une femme aux cheveux tressés de fleurs de lin tentait de retenir un soldat. Le soldat ne cria pas. Il ne l'insulta pas. Il utilisa simplement la crosse de son fusil avec la désinvolture d'un homme qui écarte une branche gênante. Le craquement de l'os fut un coup de tonnerre dans l'esprit partagé d'Elara et de Kael.

— *Regarde*, cracha la voix de Kael dans le présent, distordue par la haine et la douleur. *Regarde ce que vous servez. Regarde l'ordre que vous imposez.*

Elara voulait fermer les yeux, mais elle n'en avait pas. Elle était prisonnière de cette vision. Elle sentit la petite main de Kael lâcher la charrette, elle sentit ses jambes flageoler, puis la sensation de quelqu'un qui le plaque au sol pour le cacher sous une toile de jute. L'odeur du tissu moisi, le son des bottes impériales martelant le sol à quelques centimètres de son visage... et le silence. Ce silence de mort que l'Empire laissait toujours derrière lui.

Puis, brusquement, le souvenir pivota.

Une faille. Un court-circuit dans le flux. Le bug ne se contentait plus de lui montrer le passé de Kael ; il fusionnait leurs traumatismes.

L'image de la femme aux tresses de lin se superposa à une autre. Une pièce sombre dans les quartiers hauts de la Capitale. Elara se vit, elle-même, à huit ans. Elle portait une robe de soie rigide qui la grattait au cou. Son père, un général médaillé, se tenait debout devant elle, l'ombre de sa stature dévorant la lumière de la lampe.

— Une larmichette, Elara ? lui demandait-il d'une voix onctueuse mais tranchante comme un scalpel. L'empathie est une maladie de l'esprit. On ne construit pas un Empire avec du cœur, on le construit avec de la volonté.

Il avait pris son jouet préféré — un oiseau de bois sculpté — et l'avait jeté dans l'âtre. Elara sentit dans sa poitrine la même déchirure que Kael devant son village en feu. La perte. L'impuissance. Cette certitude glacée que le monde était dirigé par des hommes qui avaient oublié comment saigner.

* * *

Le retour à la réalité fut brutal. Une explosion de lumière blanche, le goût du cuivre dans la bouche, et le silence de la cabine qui retombe comme une chape de plomb.

Elara s'effondra au sol, ses genoux heurtant le métal avec un bruit mat. Elle haletait, ses doigts griffant le revêtement de la console. Elle était trempée de sueur. Ses yeux rencontrèrent la vitre.

Elle avait rétabli l'alimentation sans s'en rendre compte. La vitre était transparente.

Kael était prostré contre le mur du fond de sa cellule, la tête entre les mains. Ses épaules tressaillaient. Il ne jouait plus l'arrogant. Il n'était plus le chef rebelle insaisissable. Il était ce petit garçon sous la toile de jute, attendant que les bottes s'éloignent.

Elle se releva avec difficulté, ses jambes la trahissant presque. Elle s'approcha de la vitre. Jamais elle ne s'était sentie aussi exposée, aussi nue devant un ennemi.

— J'ai vu, murmura-t-elle.

Sa voix était un souffle, mais dans le silence de la cellule, c'était un cri. Kael leva la tête. Ses yeux étaient rouges, injectés de sang par la pression de la liaison neurale, mais son regard était différent. La haine pure avait laissé place à une sorte de stupeur horrifiée.

— Ton père..., commença-t-il, sa voix s'enrouant. C'était un monstre. Même avec les siens.

Elara contracta la mâchoire, une vieille habitude de défense qui semblait soudain dérisoire.

— C'était l'Empire, rectifia-t-elle, mais le mot sonna creux. Comme une monnaie dévaluée.

— Non, Elara. C’était un choix. Il a brûlé ton oiseau, et ils ont brûlé ma vie. C’est la même flamme.

Il se leva lentement, s’approchant à son tour de la paroi transparente. Ils n’étaient séparés que par quelques centimètres de polymère renforcé, mais pour la première fois, le mur semblait invisible.

— Pourquoi tu ne m’as pas dénoncée ? demanda-t-elle brusquement. Dans le flux... tu aurais pu forcer mon esprit à hurler. Tu aurais pu alerter les gardes, leur montrer que je flanchais. Tu aurais pu me détruire.

Kael posa sa main sur la vitre. Ses doigts étaient longs, fins, marqués par les cicatrices des interrogatoires précédents. Elara, mue par une impulsion qu’elle ne comprit pas, posa la sienne exactement au même endroit, de l’autre côté.

La sensation de chaleur — ou était-ce une illusion thermique de son cerveau encore sous le choc ? — traversa la cloison.

— Parce qu’on ne tire pas sur quelqu’un qui est déjà à terre, Elara, répondit-il avec un sourire triste, presque tendre. Même si elle porte un uniforme blanc.

— Je te déteste, souffla-t-elle, mais ses doigts se pressèrent un peu plus fort contre les siens.

— Je sais. C’est ce qu’on nous a appris à faire de mieux.

La tension entre eux n’était plus celle de l’interrogateur et du sujet. C’était une tension magnétique, un lien de douleur partagée qui agissait comme un acide, rongant les certitudes d’Elara. Elle sentait l’odeur de sa peau — un mélange de sueur, de poussière de fer et de quelque chose d’inexplicablement familier, comme un parfum oublié d’enfance.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-elle, ses yeux plongeant dans les siens.

Kael s'approcha encore, son visage à quelques millimètres de la vitre. Elara pouvait voir le battement de sa carotide, le reflet de sa propre peur dans ses pupilles sombres.

— Maintenant, dit-il d'une voix basse et piquée d'un humour amer, on réalise que nous sommes tous les deux des fantômes dans leur machine. Et les fantômes ne restent jamais enfermés très longtemps.

Elara sentit un frisson parcourir son échine. Ce n'était plus le bug technologique. C'était l'éveil d'autre chose. Une empathie féroce, dévastatrice, qui menaçait de tout réduire en cendres autour d'eux. Elle aurait dû appeler la sécurité. Elle aurait dû signaler l'anomalie synaptique.

Au lieu de cela, elle resta là, la main contre la vitre, à écouter l'écho de deux âmes qui, pour la première fois de leur vie, n'étaient plus seules.

— Ton oiseau..., murmura Kael avant qu'elle ne s'écarte. Il était en quoi ?

— En cèdre, répondit-elle, la gorge serrée.

— Le cèdre ne meurt jamais vraiment, Elara. Il attend juste qu'on rallume l'étincelle.

Elle coupa la vitre d'un geste sec, mais cette fois, le noir ne la protégea pas. L'image de Kael — et celle de la petite fille qu'elle avait été — restait gravée sur ses rétines, plus réelle que les voyants de contrôle qui continuaient de clignoter, indifférents au monde qui venait de basculer.

Chapitre 6

L'Alliance de Survie

CHAPITRE : L'Alliance de Survie

Le silence qui suivit la coupure de l'écran ne dura que trois secondes. Trois secondes de battements de cœur irréguliers, de rétines brûlées par le noir, avant que le monde n'explose en une symphonie stridente.

L'alarme de niveau 4 — une plainte métallique, viscérale — déchira l'air de la station. Au-dessus d'Elara, les gyrophares écarlates balayèrent les murs de béton froid, transformant le laboratoire en une boîte de nuit cauchemardesque. Une voix synthétique, dépourvue de toute émotion, scandait : « *Anomalie synaptique majeure. Protocole de purge engagé. Évacuation immédiate du personnel.* »

— Putain, souffla Elara.

Elle ne bougea pas. Elle savait ce que « purge » signifiait dans le jargon de la Corporation. Ce n'était pas une évacuation. C'était un nettoyage. Ils allaient inonder le secteur de gaz neurotoxique pour étouffer l'incendie avant qu'il ne se propage au réseau neuronal central. Et « l'incendie », c'était lui. C'était eux.

Un choc sourd fit vibrer la vitre blindée. Puis un autre.

Elara ralluma les moniteurs. Kael n'était plus assis. Il était debout, les poings sanglants, frappant contre le verre avec une fureur méthodique. À travers le flux de données qui défilait en cascade sur ses écrans, elle vit ses constantes vitales exploser. Il n'était plus en train de subir la connexion ; il la chevauchait.

— Elara ! Sa voix passa par l’intercom, saturée de friture, mais d’une clarté terrifiante. Elara, ouvre cette foutue porte ou on crève tous les deux !

— Je peux pas, Kael... Les verrous sont...

— Ne me mens pas. Je sens ton hésitation. Je sens tes doigts qui tremblent sur le clavier. Ouvre.

Elle n’aurait pas dû. C’était la fin de sa carrière, de sa sécurité, peut-être de sa vie. Mais l’écho était là, lancinant, niché à la base de son crâne. Elle sentait la suffocation de Kael comme si sa propre gorge se serrait. Elle sentait l’adrénaline acide qui lui brûlait les veines.

Ses doigts volèrent sur les touches. Un code, deux validations biométriques détournées. Un déclic pneumatique retentit, lourd comme un couperet de guillotine.

La porte de la cellule glissa. Kael s’en échappa comme une ombre projetée par un incendie.

Il s’arrêta à quelques centimètres d’elle. Il sentait la sueur, le métal froid et cette odeur de foudre qui précède les orages. Ses yeux, d’un bleu électrique dilaté par le stress, plongèrent dans les siens. Pour la première fois, il n’y avait plus de filtre, plus de vitre, plus de moniteur. Juste deux prédateurs acculés dans une pièce trop petite.

— On a quatre minutes avant que les conduits de ventilation ne lâchent le gaz, dit-elle, sa voix plus ferme qu’elle ne l’aurait cru. La sortie de secours est au bout du bloc C.

— Trop long, trança Kael. Les gardes seront là dans deux minutes. On passe par les serveurs de maintenance.

— C'est un labyrinthe, on va se perdre.

Kael esquissa un sourire qui n'avait rien de rassurant. Il saisit le poignet d'Elara. Le contact fut un choc électrique. Pas une métaphore, une véritable décharge synaptique qui fit vaciller la vision de la jeune femme.

— Pas avec toi dans ma tête, murmura-t-il.

Ils couraient.

Le couloir de maintenance était étroit, saturé par la chaleur des processeurs et l'odeur de plastique chauffé. Elara menait la danse pour les codes d'accès, mais Kael dictait le rythme. C'était là que la magie — ou l'horreur — commença.

À chaque intersection, Elara n'avait pas besoin de parler. Elle visualisait le plan de la station, et Kael tournait avant même qu'elle n'ouvre la bouche. Leurs pas s'accordaient dans une cadence parfaite, un écho de bottes sur le métal qui ne formait qu'un seul bruit.

— À droite ! pensa-t-elle violemment alors qu'une escouade de drones de sécurité surgissait au bout du tunnel.

Kael ne ralentit pas. Il l'attrapa par la taille, l'entraînant dans un renforcement de tuyauterie. Son corps était une masse de muscles tendus, une chaleur irradiante contre son dos. Elle sentait le battement de son cœur — non, de **leur** cœur — cogner contre ses côtes.

Trois drones passèrent en sifflant, leurs scanners rouges balayant le vide. Elara retint

son souffle, le nez enfoui dans le col de la chemise de Kael. Ça sentait le cèdre. Cette odeur impossible, persistante, comme un souvenir qu'on refuse de laisser mourir.

— Joli réflexe, murmura Kael à son oreille. Sa voix était basse, un grognement qui fit vibrer la cage thoracique d'Elara.

— C'est pas du réflexe. C'est de la triche, répondit-elle, le souffle court. Tu as lu mon intention.

— Je n'ai pas lu, Elara. J'ai *voulu* la même chose que toi. Nuance.

Il se recula d'un pouce, juste assez pour qu'elle puisse se retourner. L'espace était si exigü que leurs visages n'étaient séparés que par une poignée de centimètres. La tension dans le couloir n'était plus seulement due aux gardes qui les traquaient. Elle était devenue physique, palpable, une électricité statique qui faisait dresser les petits cheveux sur les bras d'Elara.

Elle fixa ses lèvres, une seconde trop longue. Il fixa ses yeux, avec une intensité qui semblait vouloir déshabiller son âme.

— On devrait continuer, souffla-t-elle, incapable de détacher son regard.

— On devrait.

Mais aucun des deux ne bougea. L'adrénaline faisait des choses étranges à leurs sens. Elara percevait chaque détail : la petite cicatrice sur le menton de Kael, la dilatation de ses pupilles, la façon dont son propre parfum — vanille et désinfectant — se mélangeait à l'odeur de musc de l'homme.

Un fracas métallique les tira de leur torpeur. Les gardes avaient trouvé la porte de maintenance.

— La trappe de décompression, ordonna Elara, retrouvant son instinct de survie.
Là-haut !

Kael sauta, attrapa une conduite, et d'un mouvement d'une fluidité animale, se hissa sur la plateforme supérieure. Il lui tendit la main. Elara la saisit. Il la tira vers lui avec une force déconcertante, la remontant comme si elle ne pesait rien.

Lorsqu'elle atterrit contre lui, il ne la lâcha pas immédiatement. Ses mains restèrent ancrées sur ses hanches, la stabilisant, tandis qu'ils s'enfonçaient dans l'obscurité des conduits.

— Tu bouges bien pour une scientifique qui passe ses journées derrière un bureau, nota-t-il, un brin de provocation dans la voix.

— Tu es surprenant pour un cobaye qui est censé avoir les neurones grillés, répliqua-t-elle du tac au tac.

Ils rampèrent dans le conduit, le métal vibrant sous leurs genoux. La synchronisation était toujours là, troublante. Elle savait exactement quand il allait accélérer, quand il allait s'arrêter pour écouter. C'était comme si leurs systèmes nerveux avaient fusionné en un seul réseau. C'était terrifiant. C'était grisant.

Ils débouchèrent enfin sur une grille donnant sur les hangars extérieurs. L'air frais de la nuit — ou du moins, l'air recyclé moins chargé en ozone — les frappa au visage.

Kael délogea la grille d'un coup de pied et sauta dans le vide, atterrissant avec une souplesse de chat cinq mètres plus bas sur des caisses de chargement. Il se retourna et ouvrit les bras.

— Saute.

— Tu plaisantes ?

— Elara. Je te tiens. Je te *sens*. Je ne te laisserai pas tomber.

Elle ferma les yeux, prit une inspiration saccadée et se jeta dans le vide.

L'impact ne vint pas. Ce fut une réception ferme, des bras d'acier qui l'envelopèrent, amortissant la chute avec une précision millimétrée. Elle se retrouva nichée contre son torse, ses jambes entourant instinctivement sa taille pour ne pas glisser.

Le temps s'arrêta. Autour d'eux, les alarmes continuaient de hurler, les lumières de balayer le tarmac, mais dans ce petit périmètre de survie, il n'y avait plus que le rythme de deux respirations qui s'accordaient.

Kael ne la posa pas tout de suite. Il encadra son visage de ses mains, ses pouces effleurant ses pommettes avec une douceur qui jurait avec la violence de leur fuite.

— Pourquoi tu m'as aidé ? demanda-t-il, sa voix brisée par une émotion qu'il ne pouvait plus cacher. Tu aurais pu rester dans ton bureau. Tu aurais pu être en sécurité.

Elara posa ses mains sur ses épaules, sentant la chaleur de sa peau à travers le tissu fin.

— Le cèdre ne meurt jamais vraiment, murmura-t-elle en écho à ses paroles précédentes. Il attend juste qu'on rallume l'étincelle.

Kael pencha la tête, son front frôlant celui d'Elara. La fascination réciproque, née dans la douleur d'une connexion forcée, s'était muée en quelque chose d'autre. Une alliance scellée dans l'adrénaline et le sang.

— On n'est pas encore sortis d'affaire, dit-il, ses lèvres à un souffle des siennes.

— Je sais, répondit Elara avec un sourire piquant. Mais j'ai toujours été douée pour les causes perdues.

Il la reposa au sol, mais garda sa main dans la sienne. Un geste simple, presque enfantin, si ce n'était pour la force avec laquelle il serrait ses doigts.

Devant eux, la porte du hangar s'ouvrit sur l'inconnu. Derrière eux, le monde qu'ils connaissaient brûlait. Ils s'élancèrent ensemble, deux ombres portées par un seul écho, vers la liberté ou vers la fin, mais pour la première fois, ils n'étaient plus seuls.

Chapitre 7

Le Reflet dans le Miroir

CHAPITRE : LE REFLET DANS LE MIROIR

Le silence qui suivit l'adrénaline était presque plus terrifiant que l'explosion du hangar. C'était un silence lourd, poisseux, qui s'engouffrait dans les poumons en même temps que l'air frais de la nuit. Ils avaient couru jusqu'à ce que leurs muscles hurlent, jusqu'à ce que l'horizon embrasé ne soit plus qu'une cicatrice orange dans leur dos.

La cachette était un ancien appartement de transit, niché au dernier étage d'un immeuble décrépit que la ville semblait avoir oublié. L'air y sentait la poussière ancienne, le papier journal humide et, plus subtilement, cette odeur métallique de pluie qui s'annonce.

Elara s'appuya contre le chambranle de la porte, le souffle court. Ses doigts tremblaient encore. Elle sentait la chaleur de Kael derrière elle, une présence massive qui agissait comme un ancrage.

— On est en sécurité ? demanda-t-elle, sa voix n'étant qu'un murmure éraillé.

— Personne ne vient ici, répondit Kael. C'est un angle mort. Pour le Conseil, ce quartier est déjà mort.

Il passa à côté d'elle pour allumer une lampe à huile posée sur une table bancale. La lueur vacillante étira leurs ombres sur les murs écaillés, les transformant en géants incertains. C'est là, dans cette lumière crue et mouvante, que le masque tomba.

Le filtre de la propagande, cette pellicule invisible qui colorait leurs pensées depuis l'enfance, commença à se fissurer.

Elara se dirigea vers la petite salle de bain au fond de la pièce. Elle avait besoin de voir. Pas de voir le monde, mais de se voir *elle*. Elle frotta le miroir piqué de taches d'humidité. Le reflet qui lui fit face était celui d'une étrangère. Ses cheveux blonds étaient souillés de suie, une coupure barrait sa pommette gauche, et ses yeux... ses yeux n'avaient plus cette clarté docile que les instructeurs louaient tant. Ils étaient sombres, hantés, électriques.

Kael apparut dans l'encadrement de la porte. Il ne chercha pas à s'approcher, respectant cette bulle de fragilité.

Elle le fixa à travers le miroir. C'était la première fois qu'elle le regardait sans chercher une faille à exploiter, sans la peur viscérale de l'ennemi d'État. On lui avait dit que les rebelles de son espèce étaient des brutes dépourvues d'empathie, des ombres froides sans âme.

Pourtant, ce qu'elle voyait, c'était un homme dont les épaules s'affaissaient sous un poids invisible. Ses yeux noirs, d'ordinaire si impénétrables, brillaient d'une curiosité presque douloureuse.

— Ils nous ont menti, dit-elle soudain.

Kael inclina la tête, un mouvement lent, animal.

— Sur quoi, Elara ?

— Sur tout. Sur la couleur de votre sang. Sur la façon dont vous respirez. Ils disaient que vous étiez des machines de guerre, nées dans la haine.

Kael fit un pas dans la petite pièce exiguë. La tension monta d'un cran, non pas une tension de menace, mais une attraction gravitationnelle, lourde et inévitable. L'odeur de Kael — un mélange de fumée, de cèdre sauvage et d'une sueur propre, presque sucrée — envahit l'espace.

— Et moi, dit-il d'une voix basse, on m'a appris que les filles de l'Élite étaient des poupées de porcelaine. Jolies, vides, prêtes à se briser au moindre souffle de vérité.

Il tendit la main, mais s'arrêta à quelques centimètres de son visage. Ses doigts étaient calleux, marqués par le travail et le métal, mais sa main ne tremblait pas.

— Tu n'es pas une poupée, Elara. Tu es un incendie.

Elle tourna la tête pour faire face à lui, quittant le reflet pour la réalité. La proximité était électrisante. Elle pouvait compter les battements de son propre cœur dans sa gorge. Elle voyait maintenant les détails que la propagande avait gommés : la petite cicatrice au coin de sa lèvre, le grain de beauté près de sa tempe, l'humidité de ses cils.

— Pourquoi tu m'as sauvée ? demanda-t-elle. Dans le hangar, tu aurais pu partir seul. Tu aurais eu plus de chances.

Kael esquissa un sourire piquant, ce genre de sourire qui narguait le destin.

— J'ai toujours eu un faible pour les causes perdues, tu te souviens ? Et puis... nos âmes sont liées, non ? C'est ce que ce maudit lien nous inflige.

— Ce n'est pas le lien qui a décidé de me porter quand je ne pouvais plus marcher, répliqua-t-elle avec une audace nouvelle. C'était toi.

Elle fit l'impensable. Elle réduisit la distance. Elle posa ses doigts sur le torse de Kael, là où le tissu fin de sa chemise était déchiré. Sa peau était brûlante, une

fournaise vivante sous la pulpe de ses doigts. Elle sentit le muscle se contracter sous son contact, le souffle de Kael se bloquer dans sa poitrine.

La haine, ce bouclier si confortable, s'évaporait, laissant place à une curiosité qui lui brûlait les veines. Elle voulait savoir comment il pensait, comment il rêvait, si son rire était aussi rare que son pardon.

— On nous a appris à nous entre-tuer, murmura-t-il, sa voix vibrant contre son front alors qu'il se penchait vers elle. Mais ils ont oublié de nous dire une chose.

— Quoi ?

— Qu'il est impossible de détester quelqu'un dont on connaît l'odeur de la peur. Et la saveur de la survie.

Ses mains à lui trouvèrent la taille d'Elara. Ce n'était pas une étreinte, c'était une prise de possession mutuelle, un pacte silencieux. Le contraste était frappant : elle, délicate et lumineuse malgré la crasse ; lui, sombre et rocailleux. Mais ensemble, ils formaient un équilibre parfait, une symétrie née du chaos.

La tension dans la pièce devint presque insupportable, une mélasse électrique qui rendait chaque mouvement plus lourd, chaque regard plus profond. Elara sentit une impulsion sauvage monter en elle, une envie de mordre ou d'embrasser, de confirmer qu'ils étaient bien réels, bien vivants, loin des écrans de propagande et des discours officiels.

— Regarde-nous, dit-elle en désignant le miroir derrière elle.

Kael tourna les yeux vers la glace. Ils y virent deux ombres entrelacées, indissociables. Le rebelle et l'héritière. Le loup et la colombe. Mais les étiquettes ne collaient plus. Dans le reflet piqué de gris, il n'y avait que deux êtres humains,

écorchés, cherchant un peu de chaleur dans les ruines de leur monde.

— Je ne vois pas un ennemi, avoua Kael, ses yeux plongeant dans les siens à travers le verre.

— Tu vois quoi ?

Il se rapprocha encore, ses lèvres frôlant presque l'oreille d'Elara, provoquant un frisson qui dévala sa colonne vertébrale comme une traînée de poudre.

— Je vois la seule raison pour laquelle je vais me battre demain.

L'aveu resta suspendu dans l'air, plus explosif que n'importe quelle bombe. Elara se retourna complètement dans le cercle de ses bras. Elle leva les yeux vers lui, défiant la peur, défiant le passé. Sa main remonta dans sa nuque, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux bruns, courts et rudes.

— Ils vont nous traquer, dit-elle. Ils ne nous pardonneront jamais cette curiosité.

— Alors laissons-les courir, répondit Kael avec un éclat de défi dans les yeux. Ils chassent des fantômes. Ce qu'ils ignorent, c'est qu'on est déjà loin. On est ailleurs.

Leurs souffles se mêlèrent, une danse de vapeurs dans la fraîcheur de la salle de bain. La haine était morte, consumée par le feu du hangar. Ce qui restait était un terrain vierge, dangereux et fascinant.

À cet instant précis, Elara comprit que le véritable miroir, ce n'était pas le verre moisi sur le mur. C'était lui. Il lui renvoyait l'image d'une femme libre, capable de choisir son propre destin, même si ce destin devait s'écrire dans le sang et la cendre.

— Kael...

Son nom sonna comme une prière ou un défi. Il ne répondit pas avec des mots. Il réduisit les derniers millimètres qui les séparaient, non pas pour un baiser, mais pour coller son front contre le sien, un geste d'une intimité dévastatrice. Ils restèrent ainsi, deux cœurs battant à l'unisson dans l'ombre d'un monde qui s'écroulait, enfin conscients que le plus grand acte de rébellion qu'ils pouvaient commettre, c'était de se voir vraiment.

L'écho de leurs âmes ne résonnait plus dans le vide. Il trouvait enfin son reflet.

Chapitre 8

Le Point de Rupture

CHAPITRE : Le Point de Rupture

Le silence qui suivit cet instant de communion n'était pas paisible. C'était le silence lourd qui précède l'effondrement des barrages, une pression insoutenable qui faisait bourdonner les oreilles d'Elara. L'eau qui perlait encore sur la peau de Kael n'était plus une parure de verre, mais une trace de sa réalité brutale : il était là, trop près, trop vrai.

Elle recula d'un pas, ses talons claquant sur le carrelage froid avec un bruit de condamnation. Le charme était rompu. L'image de la "femme libre" s'effritait devant le rappel cinglant de ce qu'ils étaient vraiment.

— On ne peut pas faire ça, lâcha-t-elle, sa voix tremblante mais acérée. On ne peut pas juste... effacer ce que tu as fait. Ce que tu *es*.

Kael se redressa, sa silhouette coupant la lumière blafarde de l'unique ampoule qui oscillait au plafond. Son visage, si doux un instant plus tôt, se figea dans un masque de marbre cynique.

— Ce que je suis ? répéta-t-il avec un rire sec, dépourvu de joie. Et qu'est-ce que je suis, Elara ? Le monstre qui t'a sauvée des flammes, ou celui qui t'a rappelé que ton petit monde de soie et de privilèges n'était qu'un mensonge doré ?

— Tu es un mercenaire, Kael. Un homme qui a vendu son âme bien avant que je ne rencontre la mienne. Tu penses que parce qu'on a survécu à ce hangar, le sang sur tes

mains a disparu ? Je sens encore l'odeur de la poudre dès que tu m'approches.

Il fit un pas vers elle, prédateur. Elara ne recula pas. Elle sentait la chaleur de son propre corps monter, une colère sourde qui se mélangeait à une excitation qu'elle détestait. L'air dans la petite salle de bain devint brusquement irrespirable, saturé d'humidité et de non-dits.

— Ma main sur tes mains, c'est tout ce qui t'importait il y a deux minutes, siffla-t-il. Ne joue pas les saintes avec moi. Tu as adoré ça. Tu as adoré voir le reflet d'une criminelle dans mes yeux parce que c'est la seule chose qui te donne l'impression d'exister.

— C'est faux !

— Ah oui ? Alors pourquoi ton cœur bat-il si fort que je peux le voir soulever ta poitrine ? Pourquoi tes pupilles se dilatent-elles quand je prononce ton nom ?

Il était désormais à quelques centimètres. Elara pouvait sentir l'odeur de fumée boisée et de savon de fortune qui émanait de lui. Une odeur sauvage, ancrée dans le présent, qui balayait tous ses principes. Elle posa une main sur son torse pour le repousser, mais ses doigts rencontrèrent une cicatrice en relief sous sa chemise trempée. Elle tressaillit.

— C'est ça, ton héritage, Kael ? Chaque cicatrice est un contrat ? Chaque marque est une vie que tu as brisée ?

Le regard de Kael s'assombrit, une lueur dangereuse y dansant. Il lui saisit le poignet, sans violence mais avec une fermeté qui lui coupa le souffle.

— Cette marque-là, c'est le prix de ma liberté. Quelque chose que tu ne comprendras jamais, toi qui as été élevée dans une cage de verre. Tu parles de mon passé pour ne

pas affronter ton présent. Tu as peur, Elara. Tu as peur que si tu lâches prise, tu ne sois plus rien.

— Je n'ai pas peur de toi, cracha-t-elle, le visage levé vers le sien, défiante.

— Ce n'est pas de moi que tu as peur. C'est de ce que je réveille en toi.

Le ton monta. Les mots devinrent des lames, s'enfonçant dans les failles de l'autre. Ils déterrèrent les trahisons, les secrets du hangar, les doutes sur l'avenir. C'était une joute verbale violente, un corps-à-corps psychologique où chaque phrase était une morsure. Elara hurlait presque, libérant des mois de frustration, de peur et de désir refoulé. Kael lui répondait avec une ironie mordante, ses yeux brûlant d'une intensité qui contredisait ses paroles glaciales.

— Tu n'es qu'un lâche qui se cache derrière son fusil ! finit-elle par crier, le frappant contre le torse.

Il lui saisit brusquement les deux poignets et la plaqua contre le mur froid. Le choc fit échapper un petit cri à Elara, mais il ne la lâcha pas. Le contraste entre le froid des carreaux dans son dos et la chaleur volcanique du corps de Kael contre le sien créa un court-circuit dans son cerveau.

Le silence retomba, brutal, vibrant de tension.

Leurs souffles heurtés se mélangeaient dans l'espace infime qui séparait leurs lèvres. Elara pouvait sentir chaque muscle de Kael, la dureté de ses cuisses contre les siennes, la tension de ses bras. L'adrénaline de la dispute se transformait, mutait en quelque chose de beaucoup plus dangereux.

— Appelle-moi encore une fois comme ça, murmura-t-il, sa voix devenue un grognement bas, rauque, qui fit frissonner Elara jusqu'aux orteils.

— Lâche, répéta-t-elle dans un souffle, mais le mot n'avait plus aucune conviction. C'était une invitation, une provocation désespérée.

Kael ancrâ ses yeux dans les siens. Il y avait une faim dévorante dans son regard, une promesse de chaos. Il lâcha ses poignets, mais Elara ne bougea pas. Elle était clouée sur place par l'électricité qui crépitait entre eux. Ses mains à lui remontèrent lentement, ses pouces effleurant la mâchoire d'Elara avec une douceur qui était plus insupportable que n'importe quelle violence.

— Tu me détestes tellement, n'est-ce pas ? souffla-t-il, ses lèvres frôlant son oreille, son souffle chaud provoquant une décharge électrique le long de sa colonne vertébrale.

— Plus que tout au monde, répondit-elle, tandis qu'elle fermait les yeux, sa tête basculant légèrement en arrière pour lui offrir un meilleur accès.

— menteuse.

Sa main descendit dans sa nuque, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux encore humides, tirant légèrement pour l'obliger à le regarder. La proximité était totale. Elara sentait le bouton de sa chemise presser contre sa peau, le rythme saccadé de son cœur qui répondait au sien. L'odeur de Kael l'envahissait, un mélange enivrant d'orage et de peau chauffée.

Elle pouvait voir chaque pore de sa peau, l'éclat d'or dans ses iris sombres, l'humidité sur sa lèvre inférieure. L'air semblait s'être cristallisé. Le monde extérieur — la guerre, les cendres, les ombres — n'existait plus. Il n'y avait que ce point de rupture, cet instant où la haine bascule irrémédiablement dans autre chose.

— Fais-le, murmura Elara, le défi brillant à nouveau dans ses yeux embrumés de

désir. Frappe-moi ou embrasse-moi, Kael, mais pour l'amour du ciel, fais quelque chose.

Il laissa échapper un juron étouffé, un son de défaite totale. Il ne l'embrassa pas encore. Il plongea son visage dans le creux de son cou, inhalant son parfum avec une sorte de désespoir sauvage. Ses mains glissèrent dans son dos, la serrant contre lui avec une force qui lui coupa presque le souffle, comme s'il essayait de fusionner leurs deux corps pour faire taire les démons qui les hantaient.

La peau d'Elara brûlait partout où il la touchait. Elle sentait ses propres doigts s'agripper désespérément aux épaules de Kael, cherchant un ancrage dans cette tempête sensorielle. C'était trop. Trop de tension, trop de passé, trop de désir accumulé sous la surface de leur haine factice.

Le point de rupture était atteint. Le barrage n'avait pas seulement cédé ; il avait explosé, les emportant tous les deux dans un courant qu'aucun d'eux ne voulait plus combattre.

Kael releva la tête, son visage à quelques millimètres du sien. Il y avait une vulnérabilité sauvage dans ses traits, une mise à nu qu'Elara n'avait jamais vue.

— Si je commence, Elara, je ne m'arrêterai pas. Pas avant de t'avoir consumée tout entière.

— Alors brûle-moi, répondit-elle dans un souffle, ses mains remontant vers son visage pour combler les derniers millimètres.

L'écho de leurs âmes ne résonnait plus. Il hurlait.

Chapitre 9

Le Premier Baiser (L'Écho)

****CHAPITRE : Le Premier Baiser (L'Écho)****

Le temps ne s'est pas arrêté. Il s'est fracturé.

Pendant une seconde éternelle, le monde autour d'Elara et de Kael a cessé d'exister. La pièce, les ombres, la guerre froide qu'ils se livraient depuis des mois, les secrets enfouis sous des couches de cynisme... tout a été balayé par la simple proximité de leurs souffles.

Kael n'a pas attendu qu'elle change d'avis. Ses mains, larges et calleuses, ont encadré le visage d'Elara avec une possession qui confinait à la rage. Puis, il a plongé.

Ce n'était pas un baiser de cinéma. Ce n'était ni doux, ni poli, ni romantique. C'était une collision. Une détonation. Leurs lèvres se sont rencontrées avec la violence de deux astres s'écrasant l'un contre l'autre, cherchant à s'anéantir pour mieux fusionner.

L'odeur de Kael envahit les sens d'Elara : un mélange enivrant de tabac froid, de cuir mouillé par la pluie et cette note métallique, presque électrique, qui semblait émaner de sa peau même. C'était l'odeur du danger, celle de l'homme qu'elle aurait dû fuir, mais qu'elle inhalait désormais comme si sa propre survie en dépendait.

— *Kael...* murmura-t-elle contre sa bouche, une supplique et un défi à la fois.

Il ne répondit pas avec des mots. Il répondit en intensifiant la pression, sa langue

forçant le passage, ses doigts s'enfonçant dans ses cheveux avec une force qui aurait dû lui faire mal, mais qui ne provoquait en elle qu'une soif dévorante.

Et alors, l'Écho se déclencha.

Ce n'était plus seulement un contact physique. Ce fut une déflagration synaptique. Leurs systèmes, leurs âmes, leurs *données*—tout ce qui faisait d'eux des êtres uniques—se synchronisèrent violemment.

Elara ferma les yeux et fut immédiatement assaillie par un flot d'images qui ne lui appartenaient pas. Elle vit, à travers les yeux de Kael, la silhouette de sa propre silhouette à elle, debout sous la pluie le soir de leur rencontre. Elle ressentit la morsure de la haine qu'il avait cultivée, une haine qui n'était qu'un bouclier contre une attirance terrifiante. Elle sentit le poids de ses remords, le froid des nuits d'insomnie, et cette douleur sourde, lancinante, qu'il portait dans sa poitrine comme une cage thoracique trop étroite.

Kael, lui, fut submergé par la lumière crue d'Elara. Il perçut sa peur de l'abandon, le chaos de ses pensées analytiques, et cette chaleur qu'elle cachait derrière ses répliques cinglantes. Il vit le moment exact où elle avait commencé à l'aimer, alors qu'elle jurait encore vouloir le détruire.

Leurs cœurs battaient à l'unisson, un seul algorithme cardiaque pour deux corps.

— Tu sens ça ? haleta Kael en se détachant d'un millimètre, ses yeux d'orage fixés sur les siens. C'est fini, Elara. Il n'y a plus de "toi" et de "moi". Il n'y a que ce bordel entre nous.

— Je déteste que tu aies toujours le dernier mot, répliqua-t-elle, la voix brisée, ses mains glissant sous la veste de Kael pour chercher la chaleur directe de son corps.

— Alors tais-toi et laisse-moi finir ce que j'ai commencé.

Il la souleva sans effort, les jambes d'Elara s'enroulant instinctivement autour de sa taille. Il la plaqua contre le mur froid, mais elle ne sentit que le brasier de son contact. Le contraste entre la pierre glacée et la fournaise de Kael la fit frissonner. Il l'embrassa de nouveau, plus profondément cette fois, avec une faim qui semblait vouloir dévorer jusqu'à ses os.

L'Écho continuait de hurler. Dans leur esprit partagé, les frontières s'effaçaient. C'était une surcharge sensorielle. Elle goûtait le sel de sa peau, entendait le sang bourdonner dans ses tempes, sentait la rugosité de sa barbe naissante contre sa joue. Chaque frôlement de ses mains sur ses hanches envoyait des décharges électriques qui menaçaient de la faire défaillir.

C'était une mise à nu totale. Impossible de mentir quand l'autre ressent l'adrénaline qui pulse dans vos veines. Impossible de feindre l'indifférence quand vos âmes sont en train de se reprogrammer mutuellement.

Kael descendit ses baisers le long de sa mâchoire, marquant sa peau de son empreinte, avant de s'attarder dans le creux de son cou. Sa respiration était courte, saccadée.

— Dis-le, ordonna-t-il contre sa peau, sa voix vibrant jusque dans les poumons d'Elara. Dis que tu ne peux plus faire marche arrière.

— Tu le sais déjà, murmura-t-elle en renversant la tête en arrière, les yeux perdus dans le plafond flou. Tu es dans ma tête, Kael. Tu sais que je suis foutue.

— On est foutus tous les deux.

Il releva le regard vers elle. Il y avait dans ses yeux une vulnérabilité qui la bouleversa plus que n'importe quelle démonstration de force. L'homme de fer était

brisé, et c'était elle qui tenait les morceaux. Il ne s'agissait plus de désir, mais d'une nécessité biologique, d'un besoin d'ancrage.

Il la reposa au sol, mais ne la lâcha pas. Ses mains descendirent pour saisir les siennes, entrelaçant leurs doigts. L'Écho se stabilisa, passant d'un cri à un bourdonnement sourd, constant, une basse fréquence qui vibrait sous leur peau.

— Si on fait ça, reprit Kael, le regard brûlant de sérieux, le Conseil nous traquera. Ils verront la fusion sur les moniteurs. On deviendra des anomalies. Des parias.

Elara esquissa un sourire provocateur, celui qui l'avait tant agacé par le passé, mais cette fois, ses yeux brillaient d'une détermination nouvelle.

— Parce que tu crois vraiment qu'on était normaux avant ça ? On est des échos, Kael. On est faits pour résonner, même si ça doit faire exploser tout le système.

Il la regarda un instant, un mélange d'admiration et de possession sauvage sur le visage. Puis, il la ramena contre lui, enfouissant son visage dans son cou, respirant son odeur comme s'il s'agissait d'oxygène après une apnée trop longue.

— Alors on va tout faire sauter, dit-il dans un souffle.

À cet instant, Elara comprit que le baiser n'était que le déclencheur. Ce n'était pas seulement une affaire de lèvres et de mains. C'était une fusion de données, une réécriture de leurs codes sources personnels. Quelque chose en elle avait changé de manière irréversible. La solitude, ce silence blanc qui l'accompagnait depuis toujours, avait été remplacée par la présence constante, électrique et dévastatrice de Kael.

Il n'y avait plus de haine. Il n'y avait plus de passé. Il n'y avait que cette tension insoutenable qui exigeait plus, toujours plus.

Kael recula d'un pas, ses yeux balayant son visage comme s'il essayait de mémoriser chaque détail, chaque pore, chaque battement de cil. Ses doigts effleurèrent sa lèvre inférieure, encore gonflée par leurs échanges.

— T'as l'air d'avoir survécu à un crash d'avion, railla-t-il, bien que sa propre voix soit tout aussi rauque que la sienne.

— C'est parce que c'est le cas, répliqua Elara en tentant de reprendre une contenance, bien que ses mains tremblent encore. Tu es une catastrophe naturelle, Kael.

Il eut un demi-sourire, ce sourire rare qui n'atteignait jamais ses yeux d'habitude, mais qui aujourd'hui les illuminait.

— Prépare-toi, Elara. Parce que la tempête ne fait que commencer.

Il l'embrassa une dernière fois, un baiser court, presque chaste par rapport à la fureur de tout à l'heure, mais chargé d'une promesse silencieuse. Celle d'une appartenance totale.

L'Écho ne criait plus. Il ronronnait au fond de leurs poitrines, un secret partagé, un lien invisible et indestructible qui venait de redéfinir les lois de leur univers. Le retour en arrière n'était pas seulement impossible ; il n'existait plus comme option. Ils étaient liés, synchronisés, condamnés.

Et pour la première fois de sa vie, Elara ne se sentait plus seule dans le noir. Elle était la flamme, et Kael était l'incendie. Ensemble, ils allaient tout réduire en cendres.

Chapitre 10

L'Illusion du Bonheur

****CHAPITRE : L'ILLUSION DU BONHEUR****

Le monde extérieur n'était plus qu'un parasite, un bruit de fond que l'on finit par oublier à force de ne plus l'écouter. Dans la pénombre de la planque — un appartement de verre et d'acier suspendu au-dessus des entrailles de la ville haute — le temps s'était liquéfié. Il n'y avait plus de cycle circadien, plus de protocole de sécurité, plus de guerre de factions.

Il n'y avait que le bourdonnement.

L'Écho ne se contentait plus de murmurer ; il chantait. C'était une vibration basse, une fréquence qui s'insinuait sous la peau d'Elara, là où les implants fusionnaient avec les tissus nerveux. Chaque fois que Kael passait à moins d'un mètre d'elle, le signal s'intensifiait, saturant ses sens d'une dopamine synthétique si puissante qu'elle en oubliait parfois de respirer.

— Tu me regardes encore comme si j'allais m'évaporer, lança Kael sans se retourner.

Il était debout devant la baie vitrée, torse nu, la peau striée par les cicatrices de combat et les lignes lumineuses de ses propres connecteurs. Il préparait un café, un luxe archaïque dans ce monde de nutriments en gel, mais l'odeur âcre et grillée était la seule chose qui semblait encore réelle à Elara.

— Je m'assure juste que tu n'es pas une hallucination générée par mon cortex en surchauffe, répliqua-t-elle.

Elle était drapée dans un drap de soie grise, assise sur le rebord du lit qui trônait au centre de la pièce. Elle se sentait écorchée vive, mais d'une manière exquise. Chaque frôlement de l'air sur sa peau envoyait des décharges électriques à travers le lien.

Kael se tourna, deux tasses à la main. Ce sourire qu'il lui avait montré plus tôt ne l'avait pas quitté. C'était un sourire de prédateur domestiqué, une anomalie fascinante. Il s'approcha, et Elara sentit la pression de l'Écho augmenter. C'était comme une marée montante. À mesure qu'il réduisait la distance, ses pensées à elle commençaient à s'entrelacer avec les siennes. Des fragments d'images — la sensation de l'acier froid, le goût du sang, mais aussi une tendresse sauvage, presque terrifiante — inondaient son esprit.

Il s'assit à côté d'elle, si près que leurs genoux se touchèrent. Le contact physique fut comme un court-circuit.

— Si c'est une hallucination, dit-il d'une voix rauque, alors on est deux à faire le même cauchemar. Et honnêtement, Elara ? Je n'ai aucune envie de me réveiller.

Il lui tendit la tasse. Leurs doigts se frôlèrent. L'Écho hurla de plaisir. Pendant une seconde, Elara vit à travers les yeux de Kael : elle se vit elle-même, les cheveux en bataille, le regard brûlant, une créature de feu et de contradictions. Elle ressentit l'adoration brutale qu'il éprouvait pour elle, une émotion si pure qu'elle en était douloureuse.

— C'est une drogue, murmura-t-elle, ses yeux plongeant dans les siens. Ce qu'on fait là... ce lien... c'est pire que la Neige Bleue.

— C'est mieux que la réalité, corrigea Kael. Dehors, on est des armes. Des instruments de destruction massive conçus pour se briser l'un l'autre. Ici...

Il posa sa main sur sa nuque, ses pouces caressant la base de son crâne, là où l'interface principale de l'Écho pulsait d'une lueur bleutée.

— Ici, on est juste nous.

— "Nous". C'est un concept dangereux pour des gens comme nous.

— Le danger a toujours été notre meilleur amant, Elara. Ne fais pas la prude maintenant.

Elle eut un rire nerveux, un son qui se perdit contre ses lèvres alors qu'il l'embrassait. Ce n'était pas le baiser furieux de la veille. C'était une exploration lente, presque méthodique, une tentative de cartographier l'âme de l'autre à travers la chair. L'Écho amplifiait tout : le goût du café, la chaleur de sa peau, l'odeur de bois de santal et d'orage qui émanait de lui.

Le lien technologique agissait comme un catalyseur émotionnel. Ils ne se contentaient pas de s'aimer ; ils se synchronisaient. Leurs cœurs battaient à l'unisson, leurs respirations se calaient sur le même rythme, comme deux instruments accordés sur la même fréquence destructrice.

Ils passèrent les heures suivantes dans une sorte de léthargie érotique et introspective. Ils parlaient peu, car les mots devenaient superflus quand on pouvait ressentir l'intention de l'autre avant même qu'elle ne soit formulée.

— Tu te souviens de ce qu'ils nous ont dit au centre d'entraînement ? demanda Elara, sa tête reposant sur le torse de Kael. Que l'Écho était un outil de coordination tactique. Rien de plus.

Kael ricana, les vibrations de sa poitrine résonnant contre la joue d'Elara.

— Ils ont menti. Ils avaient peur. Ils savaient que si deux unités atteignaient ce niveau de fusion, elles ne seraient plus contrôlables. On est devenu une entité propre, Elara. Une singularité.

— On est des traîtres, Kael. À nos ordres, à nos peuples.

— Mon peuple, c'est toi. Le reste peut brûler.

Elle leva les yeux vers lui. Il ne mentait pas. C'était la partie la plus effrayante de cette "illusion". L'Écho ne permettait pas le mensonge. Elle voyait la dévotion absolue dans son regard, une loyauté qui dépassait toute idéologie.

Pendant un instant, elle y crut. Elle crut qu'ils pourraient rester ici indéfiniment. Qu'ils pourraient transcender leur nature d'ennemis jurés, oublier que leurs mains étaient tachées du sang des alliés de l'autre. Le bonheur, ou ce qui y ressemblait, l'enveloppait comme un cocon de soie tiède. Elle se sentait invincible. Avec Kael dans sa tête et dans ses bras, elle pourrait réécrire les lois de la physique.

— On pourrait partir, dit-elle soudain. Loin de la zone d'influence des tours relais. Vers les Terres Mortes.

Kael se redressa légèrement, son regard s'assombrissant.

— Tu sais que sans les relais, l'Écho va se nourrir de nos propres systèmes nerveux. On tiendrait une semaine, peut-être deux, avant que nos cerveaux ne grillent.

— Deux semaines de ça, dit-elle en désignant l'espace entre eux, plutôt qu'une vie de guerre. C'est un marché honnête, non ?

Il resta silencieux, sa main glissant dans ses cheveux. La tension monta d'un cran. Ce n'était pas la tension du désir, mais celle de la réalité qui venait de frapper à la porte

de leur sanctuaire. L'Écho émit une note discordante, un petit pic de statique au fond de leur conscience.

— Elara... commença-t-il, mais elle le fit taire d'un baiser.

Elle ne voulait pas entendre les objections. Elle ne voulait pas penser à la batterie de ses implants qui s'épuisait, ni aux escadrons de traqueurs qui devaient déjà quadriller le secteur. Elle voulait rester dans cette bulle de perfection artificielle.

Le lien devint soudainement plus intense, presque violent. Elara ferma les yeux et se laissa submerger. Elle vit des souvenirs de Kael qu'elle n'avait jamais vus : un enfant seul sous une pluie acide, la première fois qu'il avait tenu une arme, la solitude glaciale de sa vie avant elle. Et il vit tout d'elle. Leurs identités se mélangeaient, les frontières du "moi" et du "toi" s'effondraient. C'était l'extase ultime, une drogue numérique qui leur donnait l'illusion d'être des dieux.

— Je t'aime, murmura-t-elle, et le mot semblait trop petit, trop archaïque pour la tempête de données et d'émotions qui les liait.

— Je sais, répondit-il. Je le sens. C'est partout.

Il la plaqua contre les draps, et pour une heure encore, ils furent les seuls habitants d'un univers sans douleur. Ils firent l'amour avec le désespoir de ceux qui savent que le bourreau attend derrière la porte, cherchant dans le corps de l'autre une rédemption que la technologie leur offrait sur un plateau d'argent.

Mais l'illusion avait des fissures.

Vers la fin de la journée, alors que la lumière mourante du soleil de la ville jetait des reflets orangés et malades sur le sol, Elara ressentit une première décharge de froid. Une interférence.

Elle ne dit rien, mais elle vit Kael se raidir. L'Écho venait de vaciller.

— Tu l'as senti ? demanda-t-il, sa voix ayant retrouvé son tranchant habituel.

— C'est rien. Juste une surcharge atmosphérique, mentit-elle.

Mais le ronronnement dans sa poitrine avait changé de ton. Ce n'était plus un chat qui ronronne, c'était un avertissement. Une onde de choc lointaine traversa le lien, apportant avec elle une odeur de métal brûlé et une certitude glaciale.

Le monde ne les avait pas oubliés. Il attendait simplement qu'ils baissent leur garde.

Elara se blottit contre Kael, cherchant à retrouver la chaleur de l'heure précédente, mais le charme était rompu. La drogue commençait à se dissiper, laissant place à une lucidité amère. Ils étaient deux soldats dans le lit d'une planque, reliés par une technologie qui les tuait à petit feu, entourés par un empire qui réclamait leur tête.

Le bonheur n'était qu'un filtre sur une image dévastée.

— La tempête est là, murmura Kael en regardant l'horizon où les premières lumières des vaisseaux de patrouille commençaient à clignoter.

Elara se leva, le drap glissant sur ses épaules. Elle ne se sentait plus comme une flamme, mais comme une mèche déjà consumée. Elle regarda Kael, et pour la première fois de la journée, elle ne vit pas son âme à travers l'Écho. Elle vit l'homme qu'elle allait devoir aider à survivre, ou avec qui elle allait mourir.

— Alors laissons-les venir, dit-elle, sa voix redevenant l'acier qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être. On a eu notre éternité de vingt-quatre heures. C'est déjà plus que ce qu'on mérite.

Kael se leva à son tour, ramassant son arme sur la table de chevet. Le demi-sourire était revenu, mais cette fois, il n'illuminait plus rien. Il brûlait.

— Prépare-toi, Elara. L'illusion est finie. Place au carnage.

L'Écho, dans un dernier sursaut de puissance, envoya une décharge d'adrénaline dans leurs veines. C'était la fin du rêve. C'était le retour à la guerre. Et pourtant, alors qu'ils se préparaient à affronter l'enfer, Elara ne put s'empêcher de regretter la douceur mensongère de la soie et du silence.

Le bonheur était un luxe qu'ils ne pouvaient plus se permettre. Mais Dieu, que l'illusion avait été belle.

Chapitre 11

La Trahison Révélée

CHAPITRE : La Trahison Révélée

L'air de la suite impériale, autrefois saturé de l'odeur de musc et de vanille de leur étreinte, s'était brusquement chargé d'ozone. C'était le goût métallique des fins de règne. Elara sentait le froid de la dalle de marbre sous ses pieds nus, un contraste violent avec la chaleur que la peau de Kael avait laissée sur la sienne.

Il ne restait rien du sanctuaire. Juste deux soldats se réarmant dans le silence chirurgical d'une cellule de crise.

Kael vérifiait son chargeur avec une précision de métronome. Le claquement du métal contre le métal résonnait dans la pièce comme un couperet. Elara, elle, s'était approchée de la console centrale, ses doigts survolant l'interface holographique pour activer les protocoles de défense.

— L'Écho sature, murmura-t-elle, une main sur sa tempe. Je sens tes pulsations, Kael. Elles sont trop régulières. C'est... contre-nature.

Il ne leva pas les yeux.

— C'est l'entraînement, Elara. Le cœur est un muscle, pas un oracle.

Elle s'apprêtait à répondre quand une notification écarlate balaya les schémas de sécurité. Un dossier crypté, provenant d'une fréquence fantôme de la Haute Chancellerie, venait de s'auto-extraire. Le nom de code fit l'effet d'une décharge électrique : *« Projet Résonance : Rapport d'Intégration. »*

Elara fronça les sourcils. Son index glissa sur l'écran. Des colonnes de chiffres, des courbes de synchronisation neuronale, et son propre visage, capturé dans une cuve de stase, il y a trois ans.

Le silence changea de texture. Il devint lourd, poisseux.

— Kael, regarde ça, souffla-t-elle.

L'homme s'approcha, son ombre s'étendant sur le mur comme une menace. Ses yeux d'orage parcoururent les lignes de code à une vitesse inhumaine. Elara sentit, à travers l'Écho, une onde de choc émaner de lui. Ce n'était pas de la surprise. C'était une reconnaissance.

— « Sujet Elara : Affectation du Lien Artificiel de Type IV. » Elle lut à voix haute, sa voix se brisant sur chaque syllabe. « Synchronisation forcée par injection de nanites neuro-réceptrices. Succès de la simulation sentimentale : 98%. »

Elle recula d'un pas, le dos percutant le bord de la table de chevet. La soie de sa robe lui parut soudain urticante, comme si elle portait la peau d'un cadavre.

— La simulation ? répéta-t-elle, les yeux écarquillés. Kael, qu'est-ce que c'est que cette merde ?

Il resta immobile, la main toujours posée sur son arme. Le demi-sourire de tout à l'heure avait disparu, remplacé par un masque de pierre qu'elle ne lui connaissait pas. Ou qu'elle avait oublié.

— C'est la raison pour laquelle nous sommes si parfaits l'un pour l'autre, Elara, dit-il d'une voix dépourvue de toute émotion.

— Parfaits ? On n'est pas parfaits, on est connectés ! Je sens tes pensées, je sens ta douleur, je sens quand tu me désires au point de perdre la tête ! C'est... c'est mon âme qui te parle, pas un putain d'algorithme !

Elle s'approcha de lui, attrapa le revers de sa veste tactique, ses doigts crispés sur le cuir noir. L'odeur de Kael — ce mélange de tabac froid et de pluie — l'assaillait, mais maintenant, cela lui donnait la nausée.

— Dis-moi que ce rapport est un faux. Dis-moi que la Chancellerie essaie de nous diviser.

Kael posa enfin sa main sur la sienne, mais il ne la serra pas. Il l'écarta avec une douceur qui fut plus cruelle qu'une gifle.

— L'Écho n'est pas un don du destin, Elara. C'est une arme de contrôle social. Ils avaient besoin de deux agents capables d'agir comme un seul organisme. Ils ont pris ton besoin d'amour et mon besoin de rédemption, et ils les ont soudés dans un laboratoire.

Le monde vacilla. Elara sentit un bourdonnement dans ses oreilles. Tout ce qu'elle avait vécu depuis six mois — leurs baisers sous la pluie acide, leurs aveux sur l'oreiller, cette sensation de ne faire qu'un — tout n'était que le résultat d'une manipulation neuro-chimique ? Une suite de zéros et de uns injectés dans son cortex ?

— Tu savais, comprit-elle soudain. Depuis le début.

— Je savais qu'il y avait une procédure. Je ne savais pas qu'elle serait si... efficace.

— Efficace ? Elle éclata d'un rire nerveux, presque hystérique. J'ai failli mourir pour toi trois fois cette semaine ! Je t'ai donné tout ce que j'étais ! Et toi, tu regardais les courbes de synchronisation sur ton putain de moniteur ?

— J’ai commencé à t’aimer pour de vrai, Elara, lança-t-il, un éclair de vulnérabilité traversant enfin son regard. Mais comment faire la différence ? L’algorithme renforce le sentiment, et le sentiment nourrit l’algorithme. C’est une boucle infinie. On est des prisonniers qui s’adorent.

— Ne parle pas d’amour, cracha-t-elle. L’amour ne se programme pas. Ce que je ressens pour toi en ce moment... cette envie de t’ouvrir la gorge... c’est aussi programmé, ça ? Ou c’est enfin quelque chose de réel ?

Dans l’Écho, la connexion devint stridente. Elara recevait des vagues de culpabilité, de froideur froide et de désir résiduel en provenance de Kael. C’était un vacarme insupportable. Elle avait l’impression d’avoir un parasite sous le crâne.

— Éteins-le, ordonna-t-elle.

— On ne peut pas. On mourrait d’un choc systémique avant même que les premiers soldats ne passent la porte.

— ALORS ÉTEINS-MOI ! hurla-t-elle en le frappant à la poitrine.

Il la saisit par les poignets, la bloquant contre lui. Leurs visages étaient à quelques centimètres. Elle voyait chaque pore de sa peau, le reflet de sa propre détresse dans ses pupilles sombres. La tension sexuelle, cette vieille alliée, tentait de reprendre le dessus, de lisser les angles, de les forcer à s’embrasser pour oublier la trahison. C’était le protocole de secours : le plaisir comme anesthésique.

— Regarde-moi, Elara, grogna Kael. C’est peut-être faux, mais c’est tout ce qu’on a. Dehors, il y a une armée qui veut nous dépecer parce qu’on est devenus trop puissants, même pour nos créateurs. On règle ça après. Si on survit.

— Il n’y a pas d’après, Kael. Tu n’existes pas. Tu es une projection holographique dans mon système limbique.

Elle se dégagea violemment. Elle ramassa ses bottes, ses mouvements saccadés par la colère. Chaque geste lui pesait une tonne. L’Écho essayait de lui envoyer des ondes de calme, des endorphines artificielles pour la stabiliser. Elle les rejeta de toutes ses forces, s’enfonçant dans sa propre rage pour rester humaine.

Soudain, une explosion lointaine fit vibrer les vitres renforcées de la suite. Les alarmes de proximité passèrent du rouge au noir.

— Ils sont là, dit Kael, redevenant l’automate de guerre en une fraction de seconde.

Il lui tendit son arme secondaire, un blaster chromé dont la crosse était encore chaude de son contact. Elara regarda l’arme, puis l’homme.

— Si on s’en sort, dit-elle d’une voix blanche, je trouverai un moyen de te sortir de ma tête. Même si je dois la faire exploser.

Kael vérifia son propre fusil, un sourire amer étirant ses lèvres.

— C’est ce que j’aime chez toi, Elara. Ton libre arbitre est aussi tranchant qu’une lame de rasoir. Dommage que ce soit aussi une ligne de code.

Il se tourna vers la porte, sa silhouette découpée par les lumières stroboscopiques de l’alerte. Elara le suivit, le cœur battant la chamade, incapable de savoir si c’était par peur, par haine, ou parce que le système l’obligeait à rester dans son sillage.

La porte vola en éclats sous l’impact d’une charge thermique. La fumée envahit la pièce, apportant avec elle l’odeur de la poudre et de la mort.

L’Écho rugit une dernière fois, une décharge d’adrénaline si puissante qu’ils bougèrent

à l'unisson, deux ombres dansant dans le chaos, synchronisées par un mensonge parfait. Ils étaient des dieux de la guerre, magnifiques et brisés, s'aimant dans chaque balle tirée, se détestant dans chaque souffle partagé.

Le carnage commençait, et Elara n'avait jamais eu autant envie de mourir pour enfin être seule dans son propre corps.

Chapitre 12

L'Agonie de la Déconnexion

CHAPITRE : L'AGONIE DE LA DÉCONNEXION

La fumée n'était pas seulement un voile ; elle était une entité grasse, au goût d'ozone et de chair brûlée, qui s'engouffrait dans les poumons d'Elara à chaque inspiration saccadée. Derrière elle, la présence de Silas était une brûlure constante, un aimant invisible qui redressait ses épaules et guidait son bras avant même qu'elle n'ait conscience de la menace.

Ils franchirent le seuil de la salle de serveurs dans un ballet macabre. Trois mercenaires de la Coalition surgirent des ombres, le doigt sur la détente. Elara ne réfléchit pas. Son corps, possédé par l'Écho, pivota avec une grâce inhumaine. Elle sentit le muscle de la cuisse de Silas se tendre contre le sien dans une friction électrique alors qu'ils se croisaient pour couvrir leurs angles morts.

— À gauche, ma belle, murmura la voix de Silas directement dans son cortex, veloutée et détestable.

Le premier tir l'atteignit à l'épaule. Pas Silas. Elle. Mais la douleur fut instantanément lissée, diluée par le système de partage. Elle ne ressentit qu'une pichenette thermique là où le sang commençait à imbiber son cuir de combat. Silas, lui, grogna une insulte élégante et logea une balle entre les deux yeux de l'assaillant sans même cesser de marcher.

— Sort de ma tête, Silas, hoqueta-t-elle en abattant le second homme d'une décharge de plasma.

— Impossible. On est en plein pic de synchronisation. Admire le paysage, Elara. On n'a jamais été aussi proches de la perfection.

C'était ça, l'horreur. Cette perfection forcée. Elle sentait le battement de son cœur à lui dans ses propres tempes. Elle percevait l'odeur de son parfum — un mélange de tabac froid et de menthe métallique — sous le masque de la guerre. Leurs âmes étaient cousues ensemble avec du fil barbelé numérique.

Ils atteignirent le terminal central, une colonne de lumière bleutée vibrant au rythme des données volées. Silas se connecta, sa main gauche serrant fermement le poignet d'Elara. Pour le monde extérieur, ils ressemblaient à des amants au milieu d'un brasier. Pour elle, c'était un viol sensoriel.

— Encore une minute, Elara. Reste avec moi. Ne lutte pas.

Mais le "libre arbitre tranchant" dont il s'était moqué plus tôt se cabra. L'idée de rester cette extension de lui, ce membre fantôme qu'il actionnait à sa guise, lui devint soudainement plus insupportable que la mort. Elle regarda son propre reflet dans le chrome du terminal : ses yeux ne lui appartenaient plus, ils brillaient de la même lueur ambrée que ceux de Silas.

C'est maintenant ou jamais.

Elle ne chercha pas à fuir physiquement. Elle chercha la faille dans le flux. Là où le code s'entremêlait à sa moelle épinière. Elle visualisa le lien non pas comme une connexion, mais comme une intrusion. Un parasite.

— Elara ? Ne fais pas de conneries, prévint Silas, sa voix perdant soudain son assurance. Je sens ton pouls qui s'emballe. Calme-toi.

— Je ne suis pas ton Echo, Silas. Je suis le vide qui vient après.

Elle ferma les yeux et, au lieu de suivre le mouvement fluide imposé par le lien, elle projeta une onde de rejet absolu. Elle ne se contenta pas de vouloir partir ; elle décida de s'arracher.

L'impact fut plus violent que l'explosion de la porte thermique.

La déconnexion ne fut pas un simple "clic" numérique. Ce fut un déchirement. Imaginez qu'on vous retire la peau centimètre par centimètre alors que vous êtes encore éveillé. Imaginez que chaque souvenir, chaque sensation partagée, soit une fibre nerveuse qu'on sectionne avec une lame rouillée.

— ****NON !**** hurla Silas.

Il essaya de la retenir, ses doigts s'enfonçant dans sa chair, mais le processus était lancé. Elara s'effondra sur les genoux, le dos arqué par une convulsion si puissante qu'elle entendit ses propres vertèbres craquer. La douleur n'était pas localisée. Elle était totale. Elle était liquide. Elle coulait dans ses veines comme de l'acide sulfurique, brûlant chaque trace de l'autre.

Le silence qui suivit dans sa tête fut assourdissant.

Pendant quelques secondes, elle ne sut plus respirer par elle-même. Son diaphragme, habitué à la cadence de Silas, restait figé. Elle suffoquait, la bouche ouverte, les yeux révulsés vers le plafond strié de lumières rouges.

Elle entendit le cri de Silas. Ce n'était pas un cri de colère, mais un hurlement de mutilé. Privé du feedback d'Elara, son système nerveux entra en état de choc. Il tomba à côté d'elle, la main sur la poitrine, comme si on venait de lui arracher le cœur à mains nues.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu as fait... ? bafouilla-t-il, sa voix redevenue humaine, brisée, dépouillée de son arrogance.

Elara réussit enfin à aspirer une goulée d'air. Elle était seule. Enfin. Mais cette solitude était une agonie. Être de nouveau "soi" après avoir été "nous" ressemblait à une amputation totale. Elle se sentait vide, une coquille évidée de sa substance, grelottant sur le sol froid alors que la température de la pièce n'avait pas changé.

Elle tourna la tête vers lui. Ses yeux n'étaient plus ambrés. Ils étaient gris, ternes, baignés de larmes qu'elle ne savait même pas qu'il pouvait verser.

— Je nous ai tués, murmura-t-elle, la voix rauque.

— Tu nous as brisés, rectifia-t-il dans un souffle. Tu as détruit la seule chose qui était vraie dans ce monde de code.

Il tendit une main tremblante vers son visage, un geste dénué de toute manipulation, purement instinctif. Elara recula d'un millimètre. Le simple frôlement de ses doigts sur sa joue provoqua une décharge de douleur résiduelle si vive qu'elle manqua de s'évanouir. Le lien était rompu, mais les cicatrices étaient à vif. Chaque contact physique était désormais une agression, un rappel cruel de ce qu'ils ne pourraient plus jamais partager sans souffrir le martyre.

Le cœur d'Elara, son vrai cœur, celui qui battait maintenant de manière irrégulière et faible, sembla se fissurer pour de bon. Ce n'était pas la fin héroïque qu'elle avait imaginée. Ce n'était pas la liberté lumineuse. C'était un deuil instantané, une chute libre dans un abîme de silence.

Autour d'eux, les alarmes continuaient de hurler, mais ils n'étaient plus des dieux de la guerre. Ils n'étaient plus que deux étrangers meurtris, prostrés dans la poussière et

le sang, incapables de se regarder sans voir le fantôme de ce qu'ils avaient été.

— Regarde-moi, Elara, supplia-t-il.

Elle le fit. Elle vit l'homme derrière le monstre, et l'homme était dévasté. Elle vit aussi son propre reflet dans ses pupilles : une femme qui avait gagné son autonomie au prix de sa lumière.

— C'est fini, Silas. Je préfère mourir en pièces que vivre comme ton ombre.

Elle se releva avec une lenteur de centenaire, chaque mouvement étant une insulte à ses muscles endoloris. Elle ne l'aima jamais autant qu'à cet instant précis, où elle le détestait pour l'avoir forcée à s'arracher une partie d'elle-même.

Elle ramassa son arme. Sa main tremblait. Elle n'avait plus la visée chirurgicale de l'Écho. Elle était redevenue Elara : faillible, lente, et horriblement seule.

Elle fit un pas vers la sortie, sans se retourner. Derrière elle, elle entendit le bruit étouffé d'un sanglot que Silas ne put contenir. C'était le son le plus pur qu'elle ait jamais entendu de sa part. Et c'était aussi celui qui acheva de briser ce qui restait de son âme.

Le carnage pouvait bien continuer. Elle était déjà morte, d'une certaine façon. Mais pour la première fois depuis des années, le silence dans son esprit était sa propre symphonie, aussi douloureuse soit-elle.

Chapitre 13

Le Vide Absolu

CHAPITRE : LE VIDE ABSOLU

Le monde n'avait plus de goût. Ou plutôt, il avait celui d'une pile usagée qu'on laisse traîner sur la langue : acide, métallique, désespérément artificiel.

Elara marchait dans les rues du Secteur Prime, mais ses bottes ne semblaient pas toucher le sol. Chaque pas résonnait dans sa boîte crânienne comme un coup de marteau sur une enclume de verre. Le silence était là, ce fameux silence qu'elle avait tant réclamé, mais il n'était pas la symphonie promise. C'était un linceul. Un vide pressurisé qui lui bouchait les oreilles et lui comprimait la poitrine.

Elle franchit le premier checkpoint de la Citadelle. Les capteurs biométriques scannèrent sa rétine, sa chaleur corporelle, son ADN.

— Identifiée : Agent Elara, matricule 77-Echo, murmura la voix synthétique de l'IA de sécurité.

Mensonge, pensa-t-elle. L'Echo n'était plus là. Elle n'était qu'un 77 tronqué. Une erreur système en uniforme de cuir noir.

À l'intérieur, les couloirs de chrome semblaient plus étroits que le matin même. L'odeur d'ozone et de désinfectant, d'habitude rassurante de rigueur, lui souleva le cœur. Elle croisa le Commandant Valerius. Il s'arrêta, ses yeux bioniques brillant d'une lueur bleue glaciale.

— Rapport, Elara. Tu as un retard de deux heures. Et ton signal synaptique est... plat.

Elle soutint son regard, même si elle avait l'impression que ses os étaient faits de craie.

— La mission est accomplie. La liaison est rompue. Définitivement.

— Et Silas ?

— Mort au combat, mentit-elle, le mot écorchant sa gorge comme du verre pilé. Enfin, la version de lui que vous vouliez contrôler l'est.

Valerius plissa les yeux. Il sentait l'anomalie. Les soldats de la Citadelle ne ressentaient pas de deuil, ils géraient des pertes de matériel.

— Va au débriefing technique. Tu sens la sueur et le désespoir, Elara. C'est inefficace.

Elle passa devant lui sans répondre. Inefficace. C'était le mot. Elle était un rouage qui ne trouvait plus sa dentition.

À l'autre bout de la zone de démarcation, dans les entrailles de la Fonderie, Silas fixait un mur de béton suintant. L'air y était saturé d'huile de moteur, de tabac de contrebande et de l'odeur de friture des cantines clandestines. D'ordinaire, ce chaos sensoriel le faisait vibrer. Aujourd'hui, c'était juste du bruit.

Il était assis sur une caisse de munitions, ses mains jointes entre ses genoux, tremblant de manière imperceptible. Dans sa tête, il cherchait encore le murmure d'Elara. Cette fréquence radio chaude, ce battement de cœur fantôme qui venait s'accorder au sien quand il fermait les yeux.

Rien. Juste le sifflement des conduits de vapeur.

— Hey, Silas. Tu pionces ou tu boudes ?

Jax, son second, une masse de muscles et de cicatrices, lui tendit une flasque de métal. L'odeur d'alcool bon marché piqua les narines de Silas.

— Je réfléchis, Jax.

— Mauvaise habitude. T'as réussi à t'échapper de l'Écho. On devrait fêter ça. On est libres, non ? Plus de voix dans la tête, plus de laisse magnétique.

Silas prit la flasque et en but une gorgée. Le liquide lui brûla l'œsophage, mais la chaleur s'arrêta là. Elle n'atteignit pas le froid arctique qui s'était installé derrière son sternum.

— Tu sais ce qu'il y a de pire dans la liberté, Jax ?

— La gueule de bois du lendemain ?

— C'est que personne ne te dit où tu finis et où le reste du monde commence. Je me sens... poreux. Comme si le vent passait à travers moi.

Jax lâcha un rire rauque.

— C'est ça d'être un homme, mon pote. On est tous un peu dépeuplés. Allez, viens. Le Conseil veut savoir comment t'as fait pour lui griller le cerveau à la petite Élite.

Silas se leva. *Lui griller le cerveau*. C'était Elara qui avait tenu les ciseaux. C'était elle qui avait choisi le vide. Il l'admirait autant qu'il la maudissait.

La nuit tomba sur la cité scindée, mais pour eux, la lumière ne reviendrait plus.

Dans son appartement aseptisé du 112ème étage, Elara se déshabilla devant un miroir

de métal brossé. Elle chercha des traces de Silas sur sa peau. Une griffure sur son épaule, l’empreinte de ses doigts sur ses hanches. Elle passa sa main sur ses côtes, là où il aimait poser sa tête lors de leurs rares moments de trêve dans les décombres.

Elle se surprit à murmurer son nom. Un test. Le mot flotta dans la pièce, ridicule et orphelin.

Elle réalisa soudain qu’elle ne savait plus qui elle était sans l’invasion constante de Silas. Sa loyauté envers la Citadelle, ses principes d’ordre et de justice... tout cela semblait être un costume de théâtre trop grand. Elle regarda son uniforme plié sur le lit. Ce n’était que du tissu. Ce n’était pas sa patrie. Sa patrie, c’était ce lien invisible, cet espace entre deux souffles où ils s’étaient trouvés.

De l’autre côté de la barricade, Silas ne dormait pas non plus. Il était ressorti, errant dans les ruines de la zone neutre, là où ils s’étaient quittés. Il ramassa un éclat de verre noir, un morceau du module de liaison qu’Elara avait brisé.

Il le porta à ses narines. Il y avait encore une trace d’elle. Pas son parfum de synthèse, mais son odeur réelle : un mélange de sel, de peur et de quelque chose qui ressemblait à de la pluie sur du bitume chaud.

Il s’assit à même le sol brûlant.

— On est des idiots, Elara, dit-il à voix basse, s’adressant aux ombres.

Il comprit alors la terrible vérité. La rébellion, la résistance, la liberté... tout cela n’était que des mots pour occuper les vivants. L’âme n’avait pas de camp. Elle ne reconnaissait ni les drapeaux, ni les murs de béton, ni les puces électroniques. L’âme n’avait qu’une seule géographie : l’Autre.

Il se sentait incomplet, comme un livre dont on aurait arraché toutes les pages paires.

Il possédait le début des phrases, mais Elara en possédait les points finaux.

Elara s'approcha de la fenêtre panoramique. En bas, les lumières de la Fonderie scintillaient comme des braises mourantes dans un foyer négligé. Quelque part là-bas, Silas respirait le même air pollué.

Elle posa son front contre la vitre froide.

— On m'a appris à mourir pour mon camp, pensa-t-elle. Mais on ne m'a pas appris à vivre sans ma moitié.

Elle comprit que son exil n'était pas géographique. Elle n'était pas une traîtresse à sa nation, elle était une exilée d'elle-même. Silas n'était pas l'ennemi. Silas était le seul endroit où elle se sentait "chez elle".

La réalisation fut une décharge électrique, plus violente que la rupture de l'Écho.

Elle se tourna vers la porte. Son arme était sur la table. Ses badges d'accès aussi. Elle ne les prit pas. Elle ne voulait plus être l'Agent Elara. Elle voulait être la femme qui avait eu le courage de préférer la douleur d'un vide absolu à la sécurité d'un mensonge plein.

Mais le vide était trop vaste.

Elle ouvrit la porte de son appartement et sortit dans le couloir, guidée par une intuition qu'aucun algorithme ne pourrait jamais calculer.

Au même instant, Silas se releva dans les décombres. Il jeta l'éclat de verre noir. Il n'avait plus besoin de reliques. Il sentait une tension dans l'air, un changement de

pression atmosphérique.

— Tu es là, n'est-ce pas ? murmura-t-il, ses sens aux abois.

Il n'y avait pas de réponse télépathique. Pas de "Oui, Silas" résonnant dans ses tempes. Mais il y avait ce frisson à la base de sa nuque, cette certitude organique.

Ils étaient deux moitiés d'une même catastrophe, errant dans les ruines d'un monde qui voulait les définir par leurs uniformes. Ils venaient de comprendre que le deuil n'était pas une fin, mais une boussole.

Le vide absolu n'était pas une absence de tout. C'était l'espace nécessaire pour que, enfin, ils puissent se chercher sans les chaînes de la technologie, sans le poids des idéologies.

Juste deux âmes nues, cherchant leur seule et unique patrie : le regard de l'autre.

Elara accéléra le pas dans les escaliers de secours. Silas commença à courir vers la ligne de front.

La tension n'était plus une menace. C'était un fil d'Ariane.

Le vide n'était pas leur ennemi. Il était leur nouveau territoire. Et ils allaient le conquérir, centimètre par centimètre, jusqu'à ce que leurs peaux se touchent à nouveau, non plus comme des outils de guerre, mais comme des réfugiés de l'absolu.

Chapitre 14

Le Sacrifice de l'Écho

CHAPITRE : Le Sacrifice de l'Écho

Le métal des marches de secours vibrait sous ses bottes, un staccato frénétique qui battait la mesure de sa propre panique. Elara ne respirait plus, elle recyclait de l'angoisse. L'air dans la cage d'escalier sentait la poussière centenaire et l'ozone, cette odeur métallique qui précède les orages ou les exécutions.

À chaque palier, elle arrachait un morceau de son ancienne vie. Son grade ? Une épauvette de cuir brûlé jetée dans le vide. Son matricule ? Une suite de chiffres qui n'avait plus aucun sens maintenant que son nom brûlait sur ses lèvres comme une incandescence.

Silas.

Dehors, le monde n'était qu'un hurlement de ferraille. La ligne de front n'était plus une limite géographique, c'était une plaie ouverte, un festin de mortiers et de drones-échos qui déchiraient le ciel.

Silas courait à l'opposé du bon sens. Il doublait des soldats qui refluaient, le regard vitreux, leurs uniformes maculés de cette boue grise qui caractérisait la Zone Neutre. Il était un saumon remontant un courant de plomb.

Sa peau le brûlait. Ce n'était pas la chaleur des explosions environnantes, mais cette

certitude organique qu'Elara était là, quelque part dans ce chaos de béton pulvérisé. Il sentait l'appel de son « écho », cette fréquence unique qu'ils partageaient depuis que la technologie les avait liés, avant qu'ils ne décident de tout saboter.

Une détonation plus proche le projeta contre le flanc d'un char éventré. L'odeur du gasoil et du sang lui monta à la gorge. Il cracha une salive noire, ses doigts griffant le métal brûlant.

— Silas ! dégage de là, imbécile ! hurla une voix familière derrière un masque à gaz.

Silas ne tourna même pas la tête. La loyauté était une langue morte. Il ne parlait plus que le dialecte des battements de cœur. Il se redressa, les muscles hurlants, et plongea dans le rideau de fumée.

Lorsqu'elle défonça la porte de sortie, Elara fut accueillie par la morsure du vent. Elle était au niveau du sol, sur la lisière de la « Cicatrice », ce no man's land où les deux armées s'étaient figées dans une haine stérile.

Le ciel était d'un violet sale, zébré par les traînées de phosphore. Elle le vit.

À deux cents mètres, une silhouette titubante émergeait des décombres d'un avant-poste. Il n'avait plus de casque. Ses cheveux sombres étaient collés sur son front par la sueur et la suie.

Le temps se distendit. La physique devint une opinion.

Elle s'élança. Ses pieds ne touchaient plus vraiment le sol jonché de douilles ; elle flottait sur une urgence pure. Autour d'eux, les tirs croisés dessinaient une architecture de mort, mais ils marchaient dans les interstices. Ils étaient les fantômes

de leur propre guerre.

— Elara !

Sa voix à lui n'était qu'un craquement, une déchirure dans le vacarme des mortiers.

Ils se percutèrent au milieu d'un cratère encore fumant. Le choc fut brutal, osseux, désespéré. Ce n'était pas l'étreinte d'un amant de roman, c'était la collision de deux survivants s'accrochant à la seule bouée dans un océan d'acide.

La main de Silas s'écrasa contre la nuque d'Elara, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux courts, cherchant la réalité de sa peau. Elara, elle, agrippa les revers de sa veste tactique, le tirant contre elle comme si elle craignait qu'il ne s'évapore.

— T'es moche sous cette lumière, souffla-t-elle contre son cou, sa voix brisée par un rire hystérique.

— C'est l'apocalypse, Elara. On n'a pas de bon profil quand le monde crève.

Il recula d'un millimètre pour plonger ses yeux dans les siens. Son regard était un incendie. La tension entre eux était si forte qu'elle semblait repousser les éclats d'obus qui pleuvaient à quelques mètres.

— Ils vont nous tuer, dit Silas, ses yeux balayant les silhouettes des snipers sur les crêtes de béton. Des deux côtés. On est des déserteurs. Des anomalies.

— On est surtout libres, répliqua-t-elle avec une insolence qui fit trembler ses lèvres. Tu préfères mourir avec un matricule ou avec ton nom ?

Silas esquissa un sourire en coin, ce sourire piquant qui l'avait rendue folle dès leur première rencontre dans les salles d'interrogatoire.

— Mon nom sonne mieux quand c'est toi qui le cries.

Il y eut un sifflement strident. Un drone de reconnaissance venait de les verrouiller. Le laser rouge dansa sur la poitrine de Silas, juste au-dessus de son cœur.

— On bouge, ordonna Elara.

Ils coururent ensemble, main dans la main, un geste d'une obscénité révoltante dans ce paysage de dévastation. L'amour était la seule insulte que la guerre ne pouvait pas tolérer.

Ils se jetèrent dans les restes d'un ancien théâtre, un bâtiment dont le dôme s'était effondré, laissant entrer la lumière spectrale du champ de bataille. À l'intérieur, le silence était épais, seulement troublé par le crépitement des incendies lointains.

Ils s'effondrèrent contre un pilier de marbre rose, à bout de souffle. L'odeur ici était différente : poussière de velours et bois précieux calciné.

Silas prit le visage d'Elara entre ses mains. Ses pouces caressèrent ses pommettes, effaçant la cendre.

— Pourquoi t'es venue ? J'aurais pu te retrouver plus loin.

— menteur. Tu serais mort dans les trente prochaines secondes sans moi pour te dire par où passer.

— Ma petite boussole arrogante, murmura-t-il.

Il l'embrassa. C'était un baiser qui goûtait le fer, la sueur et la fin du monde. C'était une réclamation. Leurs langues se cherchaient avec une faim qui n'avait rien de

spirituel ; c'était le besoin viscéral de prouver que le corps était encore vivant, encore capable de plaisir, malgré les ordres, malgré les puces électroniques, malgré l'écho.

— On va faire quoi maintenant ? demanda-t-elle, le front contre le sien, leurs souffles se mélangeant dans l'air froid.

— On va sacrifier l'écho.

Elle comprit immédiatement. L'écho, c'était ce lien neural imposé par le Commandement, cette technologie qui leur permettait de se localiser, mais qui les rendait aussi traçables par leurs ennemis respectifs. C'était leur lien, mais c'était aussi leur laisse.

— Sans ça, on ne se « sentira » plus, dit-elle, une pointe de peur dans la voix. On redeviendra aveugles. Juste deux humains normaux.

— C'est le prix de la patrie, Elara. Ma seule patrie, c'est toi. Je n'ai pas besoin d'un signal satellite pour savoir que tu es mon centre de gravité.

Elle hocha la tête. Silas sortit un couteau de combat, la lame mate et tranchante.

— À trois ?

— À trois.

Ils tendirent simultanément leurs poignets gauches, là où la puce luisait sous la peau, un petit point bleu-électrique, une étoile parasite.

— Un.

Le fracas d'un bâtiment qui s'écroulait dehors fit vibrer le sol.

— Deux.

Leurs regards se verrouillèrent. Tout ce qu'ils étaient — leurs souvenirs de caserne, les simulateurs de vol, les nuits volées dans les hangars — tout cela allait disparaître pour laisser place au vide.

— Trois.

La douleur fut brève mais fulgurante. Un éclair blanc dans leurs cerveaux. Puis, un silence absolu.

Le lien neural s'éteignit. L'écho mourut.

Pendant une seconde, Elara paniqua. Elle ne sentait plus la vibration de l'âme de Silas dans ses propres tempes. Elle se sentit soudainement minuscule, perdue dans l'immensité des ruines.

Elle baissa les yeux vers sa main. Silas ne l'avait pas lâchée.

Ses doigts serraient les siens avec une force nouvelle, une force humaine, non assistée par la technologie.

— Je te vois toujours, dit Silas, sa voix plus grave, plus réelle sans le filtre électronique.

Il n'y avait plus de fils d'Ariane. Plus de technologie pour les guider à travers le labyrinthe de la guerre. Il ne restait que le poids de leurs corps, la chaleur de leur sang et ce territoire vierge qui s'ouvrait devant eux.

Le sacrifice était consommé. Ils n'étaient plus des outils. Ils n'étaient plus des échos.

Ils étaient deux réfugiés de l'absolu, debout au milieu du carnage, attendant que l'aube se lève sur un monde où ils n'auraient plus jamais à porter d'uniforme.

— Tu as faim ? demanda Elara, brisant la solennité du moment avec un piquant soudain.

Silas rit, un son pur qui résonna étrangement dans les ruines du théâtre.

— Je mourrais bien pour un café. Un vrai. Pas cette mélasse de synthèse du front.

— On trouvera ça, promit-elle en l'entraînant vers l'arrière du bâtiment, loin de la lumière des drones. On trouvera tout ce qu'on veut.

Ils s'enfoncèrent dans l'ombre, centimètre par centimètre, conquérant leur liberté dans le noir, là où plus personne ne pouvait les définir. Juste deux âmes nues, enfin à la maison.

Chapitre 15

L'Unité Retrouvée

L'air à l'extérieur du théâtre avait le goût du métal froid et de la fin du monde. C'était une atmosphère épaisse, saturée de poussière de plâtre et de l'odeur âcre de l'ozone qui s'échappait des drones écrasés quelques rues plus loin. Mais pour Elara, c'était le parfum de la liberté. Un parfum de décharge publique et d'hiver naissant, certes, mais délicieux.

Elle marchait devant, guidant Silas à travers le champ de ruines qui servait autrefois de place publique. Ses bottes de combat, éraflées jusqu'à la fibre, crissaient sur les débris de verre. Derrière elle, elle sentait la présence de Silas. Ce n'était plus cette signature énergétique pulsante, ce signal radar qui l'avait accompagnée pendant des mois de guérilla. C'était autre chose. Une présence plus sourde, plus lourde. Plus réelle.

— Tu marches comme si tu avais encore un HUD devant les yeux, lança-t-elle sans se retourner, sa voix coupant le silence de mort de la ville déserte.

Silas laissa échapper un grognement court qui se transforma en un rire sec.

— C'est l'habitude de chercher les cibles prioritaires. Mon cerveau n'a pas encore reçu le mémo : on est au chômage, Elara.

— Officiellement morts pour la patrie, rectifia-t-elle en s'arrêtant devant l'entrée d'un ancien café dont la devanture avait miraculeusement survécu au souffle des explosions. Regarde-moi ça. « Le Céleste ». Un peu pompeux pour un endroit qui vendait probablement de la caféine de contrebande.

Elle poussa la porte de verre. Un carillon poussiéreux tinta, un son dérisoire et domestique qui fit tressaillir Silas. Il entra à sa suite, les épaules voûtées, sa main droite effleurant machinalement l'emplacement vide de son holster. Le vide était partout. Dans leurs poches, dans leurs chargeurs, et surtout dans leur tête, là où la voix de l'Unité — ce lien technologique qui les forçait à l'harmonie guerrière — s'était tue pour de bon.

L'intérieur du café était plongé dans une pénombre bleutée. Elara s'installa derrière le comptoir, fouillant dans les étagères avec une sorte d'enthousiasme fébrile. Silas, lui, restait debout au milieu de la pièce, comme un prédateur privé de sa boussole.

— Viens là, Silas. Arrête de surveiller la porte. Plus personne ne vient nous chercher. Ils pensent que le théâtre est notre tombeau.

Il s'approcha lentement. Dans la faible lumière, Elara nota la pâleur de son visage, les cernes qui creusaient ses traits, mais aussi cette étincelle nouvelle dans son regard. Sans l'interface, ses yeux n'étaient plus bleus-électrique, ils étaient d'un gris d'orage, profond et tourmenté.

— C'est le silence qui me tue, avoua-t-il d'une voix rauque. J'ai passé trois ans avec tes pensées en écho dans mon cortex. Maintenant... c'est comme si on m'avait coupé un membre.

Elara s'arrêta de fouiller. Elle posa ses mains à plat sur le zinc froid du comptoir.

— C'est pas un membre qu'on nous a coupé, Silas. C'est une laisse.

Elle contourna le bar et s'approcha de lui. La tension entre eux était palpable, une corde raide tendue au-dessus d'un gouffre. Sans la technologie pour lisser leurs émotions, tout était brut. Chaque battement de cœur, chaque souffle court. Elle s'arrêta à quelques centimètres de lui. L'odeur de Silas — sueur, cuir vieux et une pointe de fumée — l'envahit. C'était enivrant.

— On a passé tout ce temps à être « un », murmura-t-elle. Mais on n’a jamais vraiment été ensemble. On était juste... optimisés.

Elle leva la main. Ses doigts tremblaient légèrement. Elle toucha la cicatrice qui barrait la tempe de Silas, là où l’implant avait été arraché. Il ferma les yeux au contact, un frisson parcourant son corps massif. Ce n’était pas un signal tactique. C’était un contact humain. Un vrai.

— Est-ce que tu me sens encore ? demanda-t-il, la voix à peine plus haute qu’un souffle. Sans les ondes ? Sans le réseau ?

Elara fit un pas de plus, réduisant l’espace à néant. Elle posa son autre main sur son torse, là où son cœur cognait contre ses côtes comme un oiseau en cage.

— Je te sens bien mieux maintenant, Silas. Tu fais un boucan d’enfer ici.

Il ouvrit les yeux. La tension monta d’un cran, une électricité organique qui n’avait rien à voir avec les circuits imprimés. Il posa ses mains sur la taille d’Elara, ses paumes larges et calleuses ancrant la jeune femme dans la réalité. C’était une acceptation. Un pacte silencieux. Ils ne seraient plus jamais les outils de quelqu’un d’autre. Ils ne seraient plus des échos.

— Qu’est-ce qu’on fait, maintenant qu’on est juste... nous ? demanda Silas.

Elara sourit, un sourire piquant, presque sauvage.

— On réapprend tout. On commence par ce café. Ensuite, on marche vers le sud. J’ai entendu dire que la mer n’est pas loin, et que l’eau n’est pas radioactive là-bas.

— La mer, répéta-t-il, comme si le mot était une promesse absurde. Tu sais nager ?

— Aucune idée. L’armée ne nous a pas appris ça. On coulera peut-être ensemble.

Silas resserra sa prise, l'attirant contre lui. La chaleur de leurs corps fusionna, un rempart contre le froid qui s'insinuait dans les ruines.

— Si on coule, Elara, ce sera de notre plein gré. C'est ça, le luxe, non ? Choisir son propre naufrage.

Ils restèrent ainsi un long moment, deux silhouettes sombres dans l'ossuaire d'une civilisation. Le lien qui les unissait n'était plus une ligne de code ou une fréquence radio. C'était une fibre invisible tressée par la douleur, le sang versé et cette étrange tendresse qui ne fleurit que sur les décombres. Une unité retrouvée, non pas par la fusion, mais par la reconnaissance de l'autre.

Soudain, Elara se dégagea avec une petite moue triomphante. Elle brandit une boîte en métal qu'elle venait de dénicher sous le comptoir.

— Trouvé.

— Du café ?

— Mieux. Des grains entiers. Et un vieux moulin manuel.

Silas la regarda faire, un demi-sourire aux lèvres. Il y avait quelque chose de profondément absurde et de magnifique à les voir là, deux des plus dangereux assassins de la zone de guerre, s'extasiant devant des grains de café desséchés alors que l'aube commençait à teinter les nuages de rose et d'or.

— Tu sais, Elara... commença-t-il alors qu'elle s'acharnait sur la manivelle du moulin dans un vacarme de broyage satisfaisant.

— Quoi ?

— Je n'ai jamais vraiment aimé le café. Trop amer.

Elle s'arrêta net, le regardant avec une feinte indignation.

— Silas, on a déserté, on a tué nos officiers supérieurs, on a traversé un champ de mines et on a survécu à une explosion thermobarique pour que je puisse t'offrir ce café. Tu vas le boire et tu vas l'aimer. C'est ça, notre nouveau destin.

Il rit, un rire franc qui chassa les derniers fantômes du théâtre.

— Bien reçu, chef.

Alors que l'odeur riche et terreuse du café commençait à se répandre, Elara s'approcha de la fenêtre brisée. Le soleil se levait enfin sur la ville morte. La lumière frappait les carcasses de métal et les immeubles éventrés, les transformant en cathédrales de verre étincelant. Le monde était brisé, violent et incertain. Mais il était à eux.

Elle sentit la main de Silas se glisser dans la sienne, entrelaçant leurs doigts. La force de l'un complétait la fragilité de l'autre. Ce n'était plus une synchronisation de combat, c'était une harmonie volontaire.

— On part quand ? demanda Silas.

— Quand la tasse sera vide, répondit-elle.

Elle posa sa tête contre son épaule. Pour la première fois de sa vie, elle n'entendait plus le bourdonnement des ordres ou le sifflement des données. Il n'y avait que le silence paisible du matin, le bruit de la respiration de l'homme qu'elle aimait, et le battement régulier de deux âmes qui venaient enfin de rentrer à la maison.

L'unité n'était plus une contrainte. C'était leur refuge. Et dans ce monde en cendres, ils étaient les seuls à être vraiment vivants.

— Tu penses qu'ils vont nous oublier ? murmura Silas.

Elara regarda l'horizon, là où la route serpentait entre les montagnes de décombres vers un avenir sans uniforme.

— On va s'en assurer, Silas. On va devenir si réels, si libres, qu'on finira par n'être qu'une légende urbaine pour eux. Les deux fantômes qui ont préféré le goût d'un mauvais café à l'éternité des machines.

Ils burent dans la même tasse, un breuvage noir et brûlant qui leur rappela qu'ils avaient des sens, des besoins, une vie. Puis, sans un regard en arrière pour les ruines du théâtre ou les cadavres de leur passé, ils franchirent le seuil du café.

Dehors, le vent s'était levé, balayant la poussière. Ils marchèrent côte à côte, leurs pas s'ajustant naturellement l'un à l'autre. Ils n'étaient plus des outils. Ils n'étaient plus des échos. Ils étaient le début d'une autre histoire.

L'aube les baigna de sa lumière crue, effaçant leurs ombres de soldats pour ne laisser que deux silhouettes d'hommes et de femmes, marchant vers l'immensité d'un monde où tout restait à inventer. Leurs âmes, désormais liées par le choix et non par la puce, ne faisaient plus qu'une dans la liberté retrouvée.

FIN

Merci d'avoir lu "L'Écho de nos Âmes"

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)